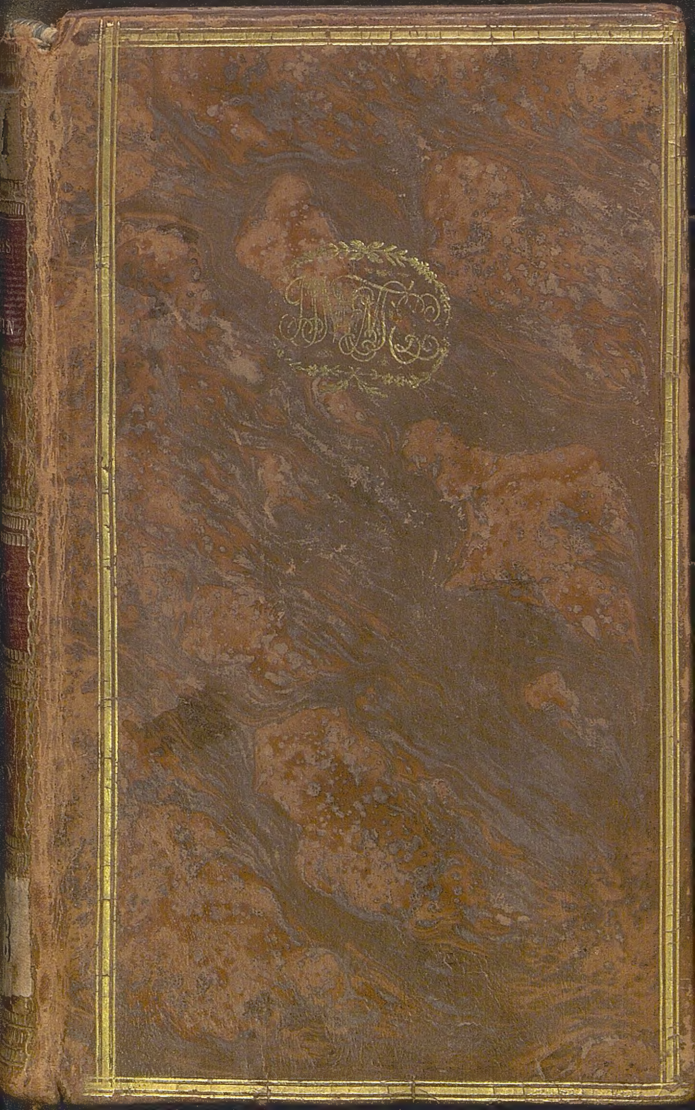
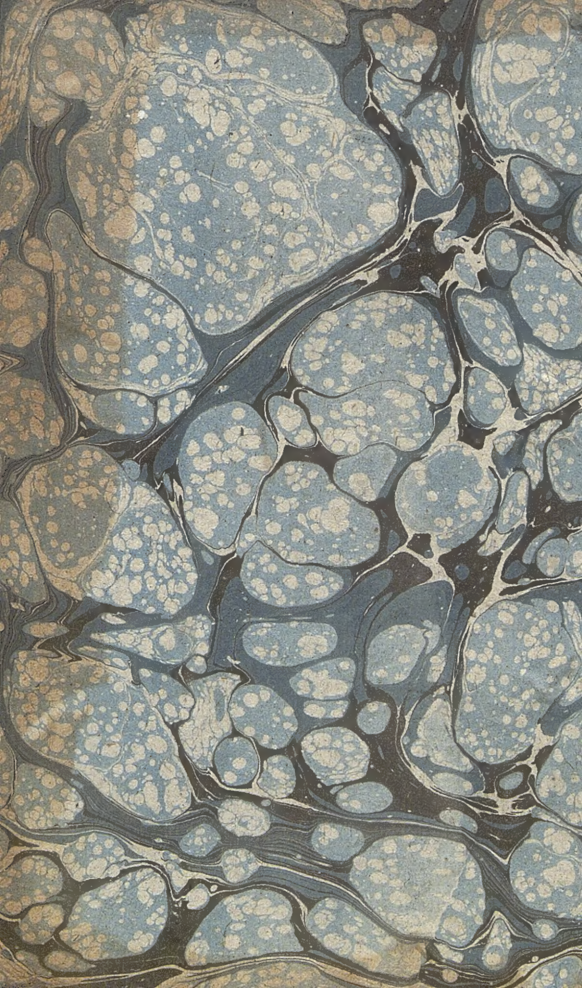
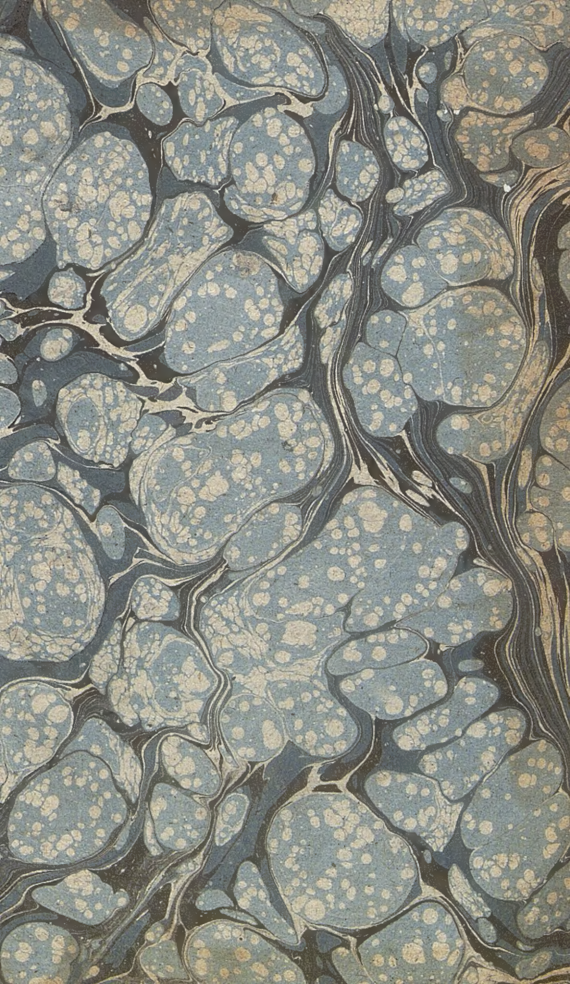
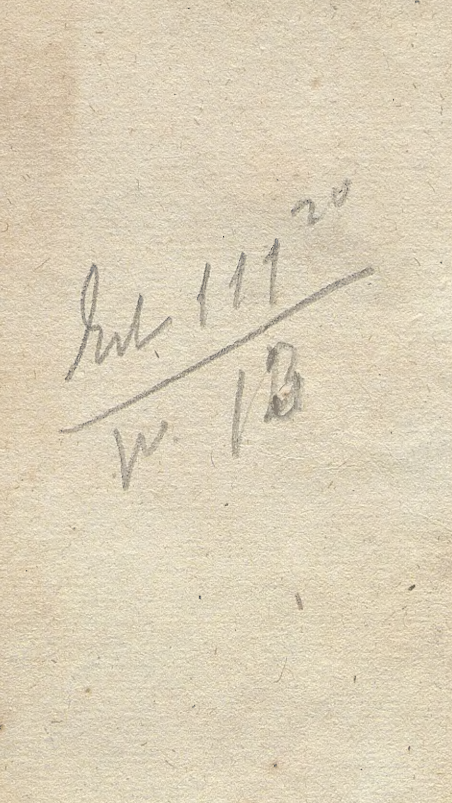








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BERQUIN.

TOME TREIZIÈME.



Il le trouva occuppé à dessiner une tête romaine, dont le caractère le frappa....

Monnet del. J. Demonchy Sc.

L'AMI

[illegible]

[illegible] ENS,

[illegible] LIBRE DE L'ANGLAIS,

[illegible] BERQUIN;

[illegible] EN ORDRE

[illegible] AULT-WARIN.

[illegible] EMIER.

PARIS,

[illegible] Libraire, rue de

[illegible] N°. 477.



L' A M I

DES

ADOLESCENS,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

L'AMI DES ADOLESCENS.

LE PROCÈS.

Le fermier Basile, en mourant, avoit laissé deux fils, dont l'un se nommoit Etienne, et l'autre Nicolas. Sa mort les mettoit en possession d'un héritage assez considérable pour leur procurer une aisance honnête. Il manquoit si peu de chose à leur bonheur! Ah! pourquoi ne pas vivre dans cette bonne intelligence que la nature a voulu faire régner entre des frères, puisqu'elle les forma du même sang!

Parmi les biens qui leur étoient échus

en partage, il y avoit un fort beau jardin. Leur père avoit passé sa vie à le planter d'arbres choisis. Comme il rendoit tous les ans une quantité de fruits prodigieuse, dont le débit étoit accrédité par leur renommée, chacun des deux frères imagina de l'avoir dans son lot, et aucun ne vouloit le céder à l'autre.

Cette obstination réciproque jeta dans leurs cœurs les premières semences de haine. Ils ne se parloient plus que pour se tenir des discours injurieux. Tu es un méchant homme, disoit Etienne à Nicolas; et tu ne mérites pas de posséder une si bonne terre. Nicolas, outré d'indignation, lui répondoit: Que veux-tu dire, paresseux que tu es? N'as-tu pas causé des chagrins à mon père par ton ivrognerie? Que deviendraient ces arbres dans tes mains fainéantes? Ils ne rapporteroient plus que des feuilles en moins de trois ans.

Le curé du village fut informé de leur querelle. Il courut les trouver, et leur dit: Que faites-vous, mes amis? Pour-

quoi cesser de bien vivre ensemble? Faut-il que ce jardin, au lieu de vous unir, vous divise? Que ne le faites-vous valoir en société, pour en partager les fruits?

Ce n'est pas comme je l'entends, répondit Etienne; je veux l'avoir à moi tout seul. Je veux l'avoir à moi tout seul, répéta Nicolas.

Eh bien! reprit le curé, que le plus raisonnable de vous deux le cède à l'autre, sauf à reprendre sa valeur sur les autres terres que vous possédez.

A la bonne heure, s'écrièrent-ils à la fois; que mon frère me l'abandonne! J'y ai plus de droits, dit l'aîné. Et pourquoi donc, répliqua le jeune? — Oh! tu me le céderas, je l'ai mis dans ma tête. — Tu n'as qu'à l'en ôter. Je te céderois plutôt l'air que je respire.

Puisque vous êtes si opiniâtres, leur dit le curé, et que vous ne pouvez vous arranger ensemble, voulez-vous que le sort en décide?

Je ne veux pas le risquer, dit Etienne: ni moi non plus, dit Nicolas.

Enfin le curé leur proposa de vendre le jardin, et d'en partager le prix; mais cette proposition fut également rejetée des deux côtés.

Je vois bien, leur dit le digne pasteur, que rien ne peut vaincre votre obstination. Vous sentirez bientôt combien la haine fait éprouver de maux à des cœurs que la nature avoit formés pour se chérir.

Les deux frères ne se mirent pas en peine de la prophétie. Chacun d'eux alla choisir l'homme de loi qu'il crut le plus fertile en expédiens, pour donner un bon tour à ses prétentions. Ainsi s'établit un procès dont le jugement sembloit facile, mais qui dura pendant deux années entières, par les chicanes fourrées de nos plaideurs. Si l'un faisoit une estimation du jardin, l'autre ne manquoit pas de la contredire. C'étoit chaque mois une nouvelle descente de juges, et de nouveaux rapports d'experts. La culture, comme on peut le croire, étoit bien négligée dans cet intervalle. C'étoit assez que l'un voulût planter un pommier, pour

que l'autre voulût avoir des noisettes. La discorde qui régnoit dans leurs esprits, faisoit aller aussi leurs bras tout de travers. Ces beaux arbres leur rendoient à peine la moitié du produit ordinaire ; et ce peu encore, au lieu de reposer dans leur bourse, ne faisoit qu'y passer à la hâte, pour courir s'engouffrer dans celle des sergens.

Ils avoient tous les deux une belle femme et des enfans nombreux, qui auroient pu faire leur bonheur, si leur ame avoit été plus tranquille.

Leurs femmes venoient quelquefois les embrasser, et leur disoient : Mon cher homme, pourquoi es-tu si chagrin ? Nous avons tout ce que notre cœur peut desirer. Vois donc. Tu as de la santé. Je me porte bien aussi. Notre petite famille se conduit à ravir. Pour nos terres, elles sont bonnes ; et tu sais qu'il ne tient qu'à toi de te voir bientôt riche par ton travail. Pourquoi ne veux-tu pas être heureux ? Chacun murmuroit entre ses dents, et répondoit : Comment puis-je être heu-

reux, tant que j'aurai un si indigne frère? Il me fera mourir par sa méchanceté.

Lorsqu'au retour du travail, ils voyoient leurs enfans accourir vers eux pour se jeter dans leurs bras, ils leur crioient de loin : Que me voulez-vous ? Laissez-moi tranquille. Je ne puis pas me réjouir ; je suis trop en colère. Et si les pauvres enfans cherchoient à les adoucir par d'innocentes caresses, ils les repoussoient durement, et leur donnoient quelquefois des coups terribles.

A table, rien ne pouvoit flatter leur goût, parce qu'ils avoient le cœur plein de fiel; et, la nuit, il leur étoit impossible de dormir, parce que leur esprit ne songeoit qu'aux moyens de se nuire l'un à l'autre.

Vous croyez peut-être que je vous ai dit tout le mal? Oh! certes, non. C'étoit entre eux à qui raconteroit de plus vilaines choses sur le compte de son frère. Nicolas se trouvoit-il avec d'autres paysans, il cherchoit à leur persuader qu'Etienne étoit un méchant homme, qui ne

travalloit à le ruiner que pour faire des procès à tout le village. Et comme Etienne, de son côté, ne manquoit pas de tenir les mêmes propos sur Nicolas, on finit bientôt par les croire tous deux. Chacun les fuyoit comme de malhonnêtes gens; et il n'étoit pas un de leurs voisins qui n'eût voulu les envoyer à l'autre bout de la terre pour s'en débarrasser.

Après deux ans entiers de troubles et de querelles, la justice enfin décida que le jardin seroit vendu, et que l'argent resteroit entre ses mains pour acquitter les frais du procès.

Je vous laisse à penser quelle fut la confusion de nos plaideurs en entendant cette sentence! Ils se regardoient la bouche béante, sans pouvoir exprimer leur étonnement.

Ah! dit enfin Nicolas, nous l'avons bien mérité. Il ne dépendoit que de nous d'éviter ce malheur. Nous aurions encore notre jardin et notre argent. Au lieu de tous les chagrins que nous nous sommes causés l'un à l'autre, nous aurions fait

notre joie, celle de nos enfans et de nos femmes; et il nous resteroit l'estime et l'amitié de nos voisins.

Voilà, dit Etienne, tout ce que nous avons perdu par notre folie! Ah! si nous étions à recommencer!

Soyons au moins désormais plus sages, reprit Nicolas. Viens, mon frère, voici ma main; je ne veux plus te haïr.

Ni moi non plus, répondit Etienne en se jetant à son cou. Ils s'embrassèrent, versèrent des pleurs, et la haine sortit de leurs ames.

Ils ne tardèrent pas à se trouver beaucoup mieux de savoir bien vivre ensemble. Mais ils eurent long-temps à ressentir la peine de leurs premières erreurs. Ils voyoient leur jardin fructifier en des mains étrangères, tandis que leurs propres terres avoient peine à se rétablir de la négligence de leurs travaux. La raillerie les suivoit toujours d'un pied léger dans le village; mais la confiance et l'amitié revenoient avec une extrême lenteur. L'avidité des gens de loi avoit épuisé leur

bourse. Les fatigues et les chagrins avoient flétri leur santé. Ils ne trouvoient plus dans leurs enfans la gaîté naturelle de cet âge. Et leurs pauvres femmes! elles ne purent de sitôt les aimer avec la même tendresse qu'auparavant.

LE TEMPS PERDU
ET REGAGNÉ.

Les parens de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce si considérables, qu'il leur fut impossible de s'occuper eux-mêmes de son éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit sorti un grand nombre de jeunes gens distingués par les connoissances qu'ils y avoient acquises, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inspirés. Quoiqu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de sa demeure, le père de Lucien y envoya son fils, en le recommandant avec les plus vives instances au directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun de ses élèves comme son propre enfant, n'épargna rien pour le corriger de ses défauts, l'exciter au travail, et faire naître en son ame des sentimens élevés. Les personnes qu'il avoit associées à ses travaux cherchèrent aussi,

de tout leur pouvoir, à le seconder dans ces louables dispositions.

Des soins si tendres n'eurent pas le succès qu'on en devoit espérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faisoit oublier dans l'instant même les sages conseils qu'on lui donnoit. Pendant les heures destinées à l'étude, il laissoit tellement égarer ses pensées, qu'il ne lui restoit aucune attention pour les leçons de ses maîtres. Tous ses devoirs étoient sacrifiés aux plus frivoles amusemens. Il apportoit la même négligence dans le soin de sa personne et de ses livres. Ses vêtemens étoient toujours en désordre; et, malgré l'agrément de sa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il est aisé de sentir combien cette légéreté fut nuisible à son avancement. Tous ses camarades le laissoient loin derrière eux dans leurs progrès. Il n'y avoit pas même jusqu'aux plus petits, reçus long-temps après lui dans l'école, qui ne l'eussent bientôt surpassé, et qui ne le

regardassent avec mépris. Lorqu'il venoit quelques étrangers de distinction, on avoit grand soin de l'écarter de leurs yeux, de peur qu'il ne fît tort à ses camarades par son air sauvage et sa malpropreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public à la fin de l'année. Son ignorance eût suffi pour décréditer la pension.

Toutes ces disgraces humiliantes ne faisoient aucune impression sur lui. C'étoit toujours la même inconséquence, la même dissipation et le même désordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une tristesse secrète, et leur zèle pour son avancement se refroidissoit de jour en jour. Ils se disoient souvent l'un à l'autre : Le pauvre Lucien! combien il se rend malheureux! Que vont dire ses parens, en le voyant revenir dans la maison paternelle avec si peu de connoissance et tant de défauts!

Deux années entières s'étoient ainsi écoulées sans le moindre fruit pour son éducation, lorsqu'il reçut un paquet fermé

fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit, et y lut la lettre suivante :

« Mon cher fils,

» Tu n'as plus de père. Le ciel vient
» de le ravir à notre amour. J'ai perdu
» dans mon époux mon protecteur et mon
» ami. Il n'est plus maintenant que toi
» sur la terre qui puisse apporter quelque
» soulagement à ma douleur, par des
» sentimens dignes de ma tendresse. Mais
» si tu trompois mon attente, s'il falloit
» renoncer à la douce espérance de voir
» revivre un jour dans ton cœur les vertus
» de celui que j'ai perdu, je n'aurois plus
» qu'à mourir de mon désespoir. Je t'en-
» voie le portrait de ton père, et je te
» conjure de le suspendre au chevet de
» ton lit. Regarde-le souvent, pour t'ex-
» citer à devenir aussi honnête homme
» que lui. Je te laisserai passer le reste de
» cette année dans ta pension, afin que
» tu achèves de t'instruire et de te for-
» mer. Songe que tu tiens en tes mains

» le destin de ma vie, et que ta tendre
» mère ne peut plus avoir un moment de
» bonheur que par toi. »

La dissipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les sentimens de la nature. Cette lettre les réveilla tous à la fois dans le fond de son ame. Il fondit en larmes, se tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille sanglots : Ah! mon père, mon père, tu m'es donc ravi pour toujours! Il prit le portrait, le porta sur son cœur et sur sa bouche, et lui adressa ces paroles : O cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenses pour mon instruction, et je n'en ai pas profité! Tu étois un si brave homme, et moi... Non, je ne suis pas digne de me nommer ton fils.

Il passa toute la journée à pousser ces plaintes amères. Le soir il se mit au lit; mais il eut beau se tourner d'un côté et de l'autre, le sommeil ne vint point fermer ses yeux. Il lui sembloit voir l'image de son père, qui lui disoit d'une voix terrible : Indigne enfant, j'ai sacrifié

mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonores mon nom par ta conduite !

Il pensoit ensuite à sa mère, et à la tristesse qu'il alloit lui causer, au lieu de la consolation qu'elle s'attendoit à recevoir de son retour. Lorsque je paroîtrai devant ses yeux, et que je n'aurai que de tristes témoignages à lui présenter de mes instituteurs ! Lorsqu'elle voudra se faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir ! Lorsqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que sa haine ! O ciel ! ma pauvre mère ! je serai peut-être la cause de sa mort ! Ah ! si j'avois mieux profité des instructions qu'on m'a prodiguées ! si je pouvois reprendre le temps précieux qui m'est échappé !

C'est ainsi qu'il se tourmentoit : c'est ainsi que toute la nuit il baigna son lit de ses larmes.

Aussitôt que le jour eut commencé à paroître, il se leva précipitamment,

courut à la chambre du directeur, se jeta à ses pieds, et lui dit : O monsieur ! vous voyez le plus malheureux enfant qui soit au monde. Je ne vous ai pas écouté. Je n'ai rien appris de ce que je devrois savoir. Prenez pitié de moi. Je ne veux pas faire mourir ma mère de douleur.

Le directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien et l'embrassa. Mon cher ami, lui dit-il, puisque vous sentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il est cruel d'avoir des reproches à se faire. Avant d'en être si bien persuadé, vous n'étiez que blâmable ; vous seriez désormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous, et il ne vous reste que six mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager : il n'est rien dont on ne puisse venir à bout avec de la constance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour ; il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt aussi

content de vous-même, que vous avez sujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put le remercier qu'en lui baisant les mains, et en sautant à son cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans sa chambre pour répéter sa leçon. Il en fut de même les jours suivans. Ses maîtres, étonnés d'une application si soutenue, se mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de soin ses dispositions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inspiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'estime. Encouragé par tous ces succès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ses devoirs pour se livrer à de folles dissipations; il falloit maintenant l'arracher à l'étude, pour lui faire goûter quelque délassement. L'ordre et la propreté succédèrent à la négligence. Il lui survenoit bien quelquefois des retours vers ses premiers défauts; mais il n'avoit besoin que de jeter un coup-d'œil

sur le portrait de son père, pour reprendre toute la fermeté de ses résolutions.

Les six mois que sa mère lui avoit accordés pour perfectionner ses études s'avançoient vers leur terme; et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité, parce qu'il savoit en remplir tous les instans.

Enfin le moment de partir arriva. Le changement qui s'était opéré dans son caractère lui avoit attaché si tendrement ses amis, que l'idée d'une cruelle séparation fit naître dans tous les cœurs les regrets les plus sensibles. Ses maîtres avoient de la peine à voir s'éloigner un sujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs soins; et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ses maîtres, dont les sages conseils avoient si bien soutenu ses dispositions. Le directeur, en particulier, qui se félicitoit de ses progrès comme de son propre ouvrage, ne pouvoit se consoler de son départ; et ce sentiment se répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mère de Lucien, pour lui rendre le compte le plus

avantageux de la conduite de son fils.

Pendant tout le voyage, Lucien ressentit les émotions les plus vives. Son cœur agité s'élançoit vers la maison paternelle. Il ne craignoit plus tant de se présenter aux yeux de sa mère, parce qu'il pouvoit se rendre témoignage que depuis six mois il n'avoit rien négligé pour son instruction. Cependant il se disoit toujours : Insensé que je suis ! ne pouvois-je pas faire la même chose il y a deux ans ? Je serois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choses que j'ignore n'aurois-je pas apprises dans cet intervalle ! Ah ! je me serois épargné bien des chagrins et des regrets !

Sa mère étoit allée à sa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir ! Les lettres du directeur l'avoient instruite de son heureuse réforme. Celle qu'il lui apportoit étoit encore plus flatteuse. Une mère ne demande qu'à se composer de nouvelles raisons d'aimer davantage son fils. Elle les trouvoit dans l'idée qu'il n'avoit entrepris de se corriger que par un

sentiment de tendresse pour elle ; et le plus doux avenir se dévoiloit à ses regards maternels.

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jours à visiter ses parens et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un peu décliné depuis la mort de son père. Leur poids étoit au-dessus des forces d'une tendre veuve déjà trop accablée de sa douleur. Son activité, son exactitude, et son intelligence, les eurent bientôt rétablies. Un riche établissement qu'il forma, et l'ordre avec lequel il sut le conduire, le mirent en état de travailler lui-même à l'éducation de ses enfans nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur faire bien sentir le prix inestimable du temps, pour leur épargner, par son expérience, le regret de l'avoir mal employé.

FRANÇOIS ET ANTONIN.

M. de Cerneuil, retenu long-temps hors de son pays par un emploi distingué qu'il remplissoit dans les Indes, venoit enfin de se réunir à sa famille, pour jouir en paix avec elle du fruit de ses travaux. Il n'avoit qu'un seul fils, âgé d'environ douze ans, en qui reposoient ses plus tendres espérances. C'étoit pour lui ménager les avantages d'une brillante fortune, qu'il avoit consacré sa vie aux devoirs les plus pénibles, loin de sa patrie et de ses amis. Ses vues, à cet égard, avoient été remplies au-delà de ses vœux. Il revenoit chargé de richesses : mais hélas ! il ne tarda guère à s'appercevoir combien le temps qu'il lui en avoit coûté pour les acquérir, auroit été mieux employé auprès de son fils pour le bonheur qu'il lui vouloit procurer.

Madame de Cerneuil, d'un caractère d'esprit aussi foible que l'étoit la constitution de son corps, avoit livré le jeune

Antonin aux soins d'un gouverneur mercénaire, qui, pour se maintenir dans sa place, ne s'étoit étudié qu'à servir les caprices de l'enfant, et à tromper la tendresse aveugle d'une mère qui l'idolâtrait. Enivré des flatteries de toutes les personnes dont il étoit environné, Antonin s'étoit insensiblement fortifié dans les mauvaises habitudes qu'on lui avoit laissé contracter dès l'enfance. Son gouverneur, d'une ignorance profonde, mais qui égaloit à peine sa bassesse, lui faisoit souvent entendre qu'avec les trésors qu'il devoit posséder un jour, il n'avoit pas besoin de consumer sa santé dans une étude opiniâtre, et que le sort, par le soin qu'il avoit pris de sa fortune, l'avoit trop bien distingué du reste des mortels, pour l'assujétir aux mêmes travaux. Ces perfides insinuations, qui s'accordoient si bien avec la lâcheté naturelle de son élève, avoit achevé de corrompre son cœur et son esprit. Antonin étoit devenu faux, paresseux, insensible aux affections de ses semblables, et d'une vanité si ré-

voltante, qu'il méprisoit comme des bêtes de somme tous ceux qui n'étoient pas aussi riches que lui. De toutes les histoires dont le gouverneur amusoit son oisiveté, il ne prêtoit l'oreille qu'à celles qui portoient un caractère d'effronterie et d'orgueil. Les traits de courage, de grandeur d'ame et d'humanité, ne faisoient aucune impression sur lui; et jamais ses yeux ne s'étoient baignés de ses douces larmes que le récit d'une bonne action fait couler au fond des cœurs généreux.

Cet odieux caractère ne se cacha pas long-temps aux regards de M. de Cerneuil. Quelle funeste découverte pour un père tendre, qui, revolant du bout de la terre vers son fils, dans l'espérance de trouver un jour en lui la consolation et la gloire de sa vieillesse, n'y voyoit déjà qu'un sujet de honte et de désespoir! Son premier soin fut de chasser de la maison l'indigne gouverneur. Malgré les infirmités dont il commençoit déjà à ressentir l'atteinte, il résolut de se charger seul de

remédier au vice de l'éducation de son fils, Il crut cependant qu'il réussiroit mieux dans cette entreprise, en plaçant auprès de lui un enfant de son âge et d'un heureux caractère, dont la conduite pût lui inspirer une noble émulation. Le choix d'un pareil sujet ne lui parut pas devoir être remis au hasard. Depuis plusieurs semaines il faisoit des recherches infructueuses, lorsqu'en se promenant un jour dans la campagne pour mieux rêver à son projet, il apperçut, à l'entrée d'un village, de jeunes enfans qui s'exerçoient à la course. L'un d'eux avoit une figure si heureuse, qu'au premier aspect elle captiva la bienveillance de M. de Cerneuil. Il s'approcha de lui, le questionna avec douceur, et en reçut des réponses naïves et touchantes, qui fortifièrent dans son cœur le tendre intérêt que sa physionomie y avoit fait naître. Il apprit de lui qu'il étoit l'aîné de six enfans du médecin du village, dont les moyens suffisoient à peine à l'entretenir lui et sa famille dans la plus étroite médiocrité. Ces détails

ayant

ayant fait concevoir à M. de Cerneuil quelques espérances, il pria le jeune garçon, qui se nommoit François, de le conduire chez son père. Celui-ci étoit un homme sage, que son habileté auroit pu faire jouir dans la capitale de toute la considération de son état. Modeste et calme dans ses desirs, il préféroit à l'éclat bruyant de la ville la douceur d'une vie retirée à la campagne, le plaisir d'y faire du bien à ses malheureux habitans, et le devoir de consacrer ses soins à sa nombreuse famille. Sa femme, jeune encore, avoit embrassé tous ses goûts; et la sagesse sembloit partager avec le bonheur l'empire de leur maison. M. de Cerneuil, après les avoir quelque temps entretenu de leurs enfans, pour mieux reconnoître les principes qu'ils avoient suivis dans leur éducation, trouva bientôt qu'ils se rapportoient à toutes ses idées. Dans le transport de sa joie, il prit la main du médecin, et lui fit part des vues qu'il avoit formées sur son fils, en l'assurant qu'il l'éleveroit lui-même

comme le sien, et qu'il prenoit, dès ce moment, sur lui le soin de sa fortune. La probité reconnue de M. de Cerneuil, la renommée de son crédit et de ses richesses, auroient fait accepter ses offres sans balancer à des parens moins tendres et plus ambitieux. Mais eux, comment consentir à l'éloignement d'un fils qui faisoit leurs plus chères délices! et François lui-même, comment se séparer de ses parens, qu'il chérissoit avec tant d'amour! Plus ils lui opposoient de résistance, et plus M. de Cerneuil, excité par de nouveaux sentimens d'estime, s'attachoit à son dessein. Enfin il redoubla ses instances avec tant de force, qu'il parvint à les ébranler. La facilité de voir souvent leur fils, l'espoir que son avancement, devenu plus rapide, pourroit un jour servir à celui de ses frères et de ses sœurs, achevèrent de les vaincre; et M. de Cerneuil les quitta, emportant dans son cœur la plus douce satisfaction.

Au bout des trois jours que les parens de François avoit demandé pour mettre

leurs fils en état de se produire à la ville, M. de Cerneuil parut à la porte de leur maison. Je ne chercherai point à vous peindre tous les regrets qu'y fit naître le départ d'un enfant si chéri. François, qui avoit eu la force de retenir ses pleurs en présence de sa mère, de peur d'augmenter sa tristesse, ne se vit pas plutôt emporté par la voiture, qu'il laissa échapper de ses yeux un torrent de larmes. M. de Cerneuil ne chercha d'abord à en interrompre le cours que par de muettes caresses. Puis, lorsqu'il les vit un peu s'arrêter, il prit François dans ses bras; et, le serrant contre son sein : Ne t'afflige point, mon ami, lui dit-il; tu vois en moi un second père, qui veut te chérir aussi tendrement que celui que la nature t'a donné. Sois doux, honnête, laborieux, et rien ne manquera jamais à ton bonheur.

Le cœur de François fut un peu soulagé par des marques d'affection si touchantes. Il embrassa M. de Cerneuil à son tour. Eh bien! oui, s'écria-t-il,

soyez mon autre père. Je veux me rendre digne de toute votre amitié.

M. de Cerneuil établit François dans sa maison, comme un enfant qu'il auroit reçu au retour d'un long voyage. Il prescrivit à ses gens d'avoir pour lui les mêmes égards que pour son propre fils. L'humeur douce et sensible de François ne tarda guère à concilier l'affection de tous ceux qui l'approchoient. Antonin fut le seul qui ne put le voir sans un sentiment de dépit. Il comprit bientôt que la présence de cet émule lui imposoit la nécessité de changer de conduite, et de devenir plus studieux. Ne pouvant trouver dans son cœur aucune juste raison pour motiver sa haine, il croyoit François assez digne de ses mépris, parce qu'il étoit né au village, et que son origine n'étoit pas aussi élevée que la sienne. Cependant la crainte qu'il avoit de son père le forçoit de cacher ces sentimens au fond de son cœur, et de les déguiser même sous une apparence d'amitié. François, qui ne pouvoit soupçonner dans les autres

une fausseté qui lui étoit si étrangère, s'attachoit tendrement à lui. Il cherchoit à le soutenir dans ses efforts, à lui faciliter ses travaux; et il supportoit ses caprices et ses hauteurs, comme on supporte les défauts de ceux que l'on aime.

Son intelligence, déjà exercée par les soins de son père, ne trouvoit rien dans l'étude qui fût capable de la rebuter. Doué d'une pénétration vive et d'une mémoire prodigieuse, animé sur-tout par le desir de répondre aux encouragemens de M. de Cerneuil, il faisoit des progrès si rapides, que ses maîtres avoient peine à les concevoir. Il ne se livroit pas avec moins d'avantage aux exercices du corps. Ses manières prenoient de la grace, en même temps que son esprit recevoit des lumières, et que son ame s'ouvroit à de nobles sentimens. M. de Cerneuil l'aimoit tous les jours avec une nouvelle tendresse. Il en étoit de même des étrangers. On ne le voyoit point deux fois, sans prendre secrètement un vif intérêt à sa personne. Poli sans affectation, empressé sans bas-

sesse, enjoué sans étourderie, il sembloit que sa présence répandoit la joie et le bonheur dans toute la maison. Au milieu de tant de succès, François, loin de se laisser surprendre aux illusions de l'orgueil, n'en devenoit que plus modeste. Quoiqu'il ne pût se dissimuler sa supériorité sur Antonin, il auroit voulu pouvoir en douter lui-même, et bien plus encore la dérober aux regards des autres, de peur d'humilier son ami. Il étoit le premier à le faire valoir ou à le défendre. Ah! se disoit-il en secret, si mon protecteur n'avoit eu tant de bontés pour moi, s'il ne m'avoit donné tant de facilités pour acquérir des connoissances, malgré les tendres soins de mon père, je serois encore bien loin de savoir le peu que je sais. D'autres enfans, à ma place, auroient peut-être mieux profité des faveurs du ciel. Antonin lui-même m'auroit déjà surpassé s'il se fût trouvé dans ma situation, et moi dans la sienne. Il peut se passer d'instruction plus que moi. C'est le besoin où je suis de m'instruire qui a tout fait.

Huit années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles François acheva d'acquérir toutes les qualités qui sont le fruit de l'éducation la plus distinguée. Le temps et la place manqueroient à mes desirs, pour vous présenter le tableau des connoissances dont il avoit orné sa raison. Mais, pour Antonin, il seroit encore plus long de vous détailler toutes celles qu'il n'avoit pas. Sa suffisance naturelle lui avoit persuadé qu'avec les mots de quelques sciences qui lui étoient restés de ses leçons, il en savoit autant que les maîtres les plus habiles. A l'égard de son naturel, le fond n'en étoit guère changé. La crainte de son père avoit bien un peu retenu l'impétuosité de ses vices; mais, en revanche, elle lui en avoit donné un de plus, c'est-à-dire l'hypocrisie pour les masquer.

M. de Cerneuil, dont l'œil pénétrant les démêloit à travers ce voile, auroit déjà succombé sous le poids de ses chagrins, si la bonne conduite de François n'eût porté dans son ame de douces con-

solations. Cependant, lorsqu'Antonin eut atteint sa vingtième année, elles ne purent tenir contre l'effroi des travers où il prévoyoit que ce fils alloit se précipiter à son entrée dans le monde. Au milieu de ces cruels déchiremens de son cœur, il fut attaqué d'une maladie violente, dont il mourut au bout de quelques jours, malgré les soins affectueux qu'il reçut de François jusqu'au fatal moment qui les sépara pour jamais.

Antonin n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à M. de Cerneuil, que, libre du frein de ses passions, il se livra tout entier à son caractère. Ingrat à la mémoire d'un père respectable, dans la personne du second fils qu'il avoit adopté, oubliant ce qu'il devoit lui-même à son émule, il lui ferma outrageusement sa porte, et courut s'établir sur ses terres, pour s'y dédommager de la contrainte qu'il avoit éprouvée, par la licence d'une vie tumultueuse et sauvage.

Que le cœur de François étoit agité

de mouvemens bien différens! Rentré dans la médiocrité de la maison paternelle, ce n'étoit point sur le changement de sa situation qu'il poussoit des gémissemens. M. de Cerneuil avoit pourvu, pour l'avenir, aux besoins de sa vie. Eh! pouvoit-il s'occuper de lui-même, lorsqu'il venoit de perdre son bienfaiteur! C'étoit lui seul qui faisoit naître ses regrets, cet homme généreux, qui avoit pris soin de ses jeunes années, qu'il s'étoit accoutumé à regarder comme son pére, et dans lequel il en avoit trouvé tous les sentimens. Une maladie, causée par la douleur de sa perte, le conduisit jusqu'aux portes du tombeau, qu'il vouloit s'ouvrir pour le rejoindre. Dans les plus violens accès de son délire, il ne lui échappoit que le nom de M. de Cerneuil. Il le donnoit même à son père, lorsque, sans le reconnoître, il le voyoit assis au chevet de son lit. On craignit long-temps pour sa vie; et il ne fut redevable de sa guérison qu'aux vœux et aux soins redoublés d'une famille qui

sembloit toute entière ne respirer que pour lui.

Après avoir donné quelques mois au plaisir qu'elle avoit de le voir rétabli, et de jouir du charme de ses talens et de ses vertus, François retourna à Paris, et reprit ses études ordinaires avec plus d'ardeur et de fruit que jamais. Toutes les personnes dont il s'étoit concilié l'amitié dans la maison de M. de Cerneuil, se réunirent pour lui procurer une place avantageuse. Le duc de ***, après le cours de ses études, se disposoit à parcourir l'Europe. François fut présenté aux parens de ce jeune seigneur pour l'accompagner. Quoiqu'il parût bien jeune lui-même à leurs yeux, il sut les prévenir d'une manière si favorable sur sa conduite, qu'ils crurent ne pouvoir donner à leur fils un gouverneur plus intelligent et plus sûr. Les connoissances qu'il avoit acquises par ses lectures, trouvèrent, dans ses voyages, mille occasions de s'étendre et de se développer. Les graces de son esprit et de ses ma-

nières le firent rechercher avec empressement dans toutes les cours. Plusieurs princes étrangers voulurent même l'attacher à leur personne, avec des distinctions flatteuses; mais les engagemens qu'il avoit pris avec la famille du jeune seigneur, le rendirent insensible aux propositions les plus brillantes. Il ne fut pas long-temps sans recevoir le prix de sa fidélité. A peine avoit-il ramené son élève dans les bras de ses parens, que l'un d'eux, ayant été envoyé dans une des principales cours étrangères, le fit nommer secrétaire d'ambassade. Pendant une longue maladie de l'ambassadeur, François le remplaça dans ses fonctions; et il sut les remplir avec tant d'habileté, que, de l'aveu du ministre, il fut chargé d'une négociation très-délicate, où il eut le bonheur et la gloire de rendre le service le plus important à sa patrie.

Antonin, dans cet intervalle, avoit eu un sort bien différent. Nous l'avons laissé sur ses terres, passant honteuse-

ment ses journées à chasser ses lièvres et à tourmenter ses vassaux. L'oisiveté d'une semblable vie avoit achevé d'abrutir ses mœurs, et son esprit étoit devenu de la plus grossière rusticité. Une querelle qu'il eut avec un gentilhomme voisin l'ayant forcé d'abandonner son château, il revint dans la capitale. Sa mère, pour donner plus de faveur à son établissement, voulut le placer dans la maison d'uu prince, qui avoit eu beaucoup d'attachement pour son père; mais il y fut à peine reçu, qu'au milieu d'une fête, il se comporta d'une manière si insolente envers une dame du plus haut rang, que le prince fut dans la nécessité de le chasser honteusement de son palais.

Antonin, après cette aventure, se vit rebuté de toutes les sociétés honnêtes où le nom de son père l'avoit fait accueillir. Incapable de trouver aucune ressource ni dans ces réflexions ni dans l'étude, il se laissa emporter au torrent des mauvaises compagnies. Comme il ne pouvoit

remettre le pied sur ses terres, après l'affront qu'il y avoit reçu, il engagea sa mère à les vendre, sous le prétexte spécieux d'en acheter d'autres plus à sa bienséance, mais avec le dessein secret d'en employer le prix à fournir à ses dissipations. Le jeu ruineux auquel il se livra l'eut bientôt dépouillé de ses richesses, et la débauche en même temps porta le désordre dans sa santé. Après avoir réduit sa mère à se contenter d'une modique pension, afin de faire honneur à ses dettes, il prit un jour ce qui lui restoit pour aller cacher sa honte dans l'étranger. Le hasard le conduisit dans la ville où François, à son insu, jouissoit de la plus haute considération. La passion du jeu avoit suivi le malheureux Antonin. La fortnne lui fut d'abord assez favorable, et sa grande dépense lui procura du crédit; mais ses affaires ne tardèrent pas longtemps à se déranger. Dans l'impuissance où il se trouva bientôt de satisfaire à ses créanciers, qu'il avoit trompés indignement, ils le firent traîner en prison. Ce fut

par l'éclat d'une si honteuse disgrace, que son nom parvint aux oreilles de François. Le fils de mon bienfaiteur dans une prison ! s'écria-t-il, oubliant tous les outrages qu'il en avoit reçus. Il vola soudain dans son cachot. Mais, hélas ! dans quel horrible état il le trouva ! pâle, défiguré, exténué par la misère, rongé de maux cruels, bourrelé de remords, et livré à toutes les convulsions de la rage et du désespoir. Il brise aussitôt ses fers, l'arrache de cet affreux séjour, le fait transporter dans sa maison, et s'empresse de lui prodiguer les soins les plus touchans. Il auroit sacrifié sa fortune pour le rappeler à la vie, et devenir l'auteur de sa félicité; mais le coup vengeur étoit déjà porté dans les arrêts du ciel. Antonin ne survécut que de quelques jours à cet événement. François fut touché de sa mort, comme s'il eût perdu l'ami le plus tendre. Il ne pouvoit se consoler de n'avoir pu rendre au fils de son bienfaiteur tous les secours qu'il en avoit reçus. Cette pensée accabla long-temps son

esprit. Il n'avoit que de tristes images devant les yeux. Elles le détournoient de tous ses travaux. Mais l'amour du devoir, et l'empire qu'il s'étoit accoutumé à prendre sur lui-même, le rendirent enfin aux fonctions de sa place ; et il continua de les remplir avec un zèle et une intégrité qui le portèrent bientôt au poste éminent que nous lui voyons occuper aujourd'hui.

L'ORGUEIL PUNI.

Roger, fils d'un honnête laboureur, avoit montré de bonne heure le goût le plus vif pour le métier des armes. On le voyoit sans cesse espadonner avec sa faucille; et il s'étoit fait l'ami de tous les garde-chasses, pour avoir occasion de manier leurs fusils. A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans des recrues qu'on levoit près de son village. Comme son père l'avoit fait instruire avec soin dès son enfance, et qu'il savoit parfaitement écrire et chiffrer, il se rendit si utile à ses supérieurs, que, dès la seconde année de son service, il fut fait caporal, puis sergent.

La guerre fut bientôt déclarée, et il obtint une lieutenance peu après l'ouverture de la campagne. Il se comporta fort bien dans toutes les occasions. On avoit soin de le choisir pour les entreprises les plus hasardeuses; et il s'en tiroit avec autant d'intelligence que de courage. On

remarquoit, à sa louange, que jamais un soldat n'avoit plié sous son commandement.

Le général, qui l'avoit distingué dans plusieurs rencontres, venoit de lui donner une compaguie pour exciter l'émulation des soldats par l'exemple de sa fortune. Une action éclatante, qu'il fit dans une bataille où tous les anciens capitaines furent emportés, le fit monter tout-à-coup au grade de major.

Son nom avoit été mis souvent avec honneur dans les nouvelles publiques; et, toutes les fois que le curé de son village l'y rencontroit, il couroit chez ses frères pour leur en faire le récit. On imagine aisément combien ceux-ci étoient fiers de lui tenir de si près. Ils n'en parloient qu'avec des larmes de joie. Leur tendresse sembloit les associer à sa gloire; et ils ne songeoient qu'à l'heureux moment où ils pourroient serrer dans leurs bras un frère qui faisoit tant d'honneur à la famille.

Cependant, au milieu de toutes ses

bonnes qualités, Roger avoit un vice bien odieux. Il étoit dominé par un orgueil insupportable. Il n'y avoit personne au monde qui, à l'en croire, fût aussi prudent et aussi brave que lui. Il parloit de ses propres actions comme un flatteur auroit parlé de celles d'un prince en sa présence. Il s'en attribuoit plus de gloire qu'il ne devoit naturellement lui en revenir; et il ne paroissoit pas remarquer les autres officiers, lorsqu'ils se comportoient aussi bien que lui-même.

A la fin de la guerre, son régiment se mit en marche vers une ville de garnison. Il devoit passer à une petite distance de son village. A peine ses frères en eurent-ils appris la nouvelle, qu'ils accoururent sur le chemin, accompagnés de tous leurs amis. Ils le joignirent au moment où il alloit commander quelques évolutions à ses soldats.

O mon cher Roger, lui dit l'aîné, si notre père vivoit encore, quelle joie ce seroit pour ses vieux ans! Ah! j'ai bien soupiré après ce jour. Dieu soit loué, de

ce que je puis enfin te revoir ! Je ne me possède pas de plaisir. En disant ces mots, il ouvrit tendrement les bras pour se jeter à son cou et l'embrasser.

Le major, indigné de ce qu'un homme qui n'avoit pas de plumet au chapeau osât le nommer son frère, repoussa d'un air dédaigneux ses caresses. Je vous trouve bien insolent, lui dit-il, de prendre ces familiarités. Eh quoi ! s'écria le plus jeune, est-ce que tu ne me reconnois pas non plus ? Regarde-moi bien, je suis Matthieu. Tu m'aimois tant autrefois ! C'est toi qui m'apprenais à travailler à la terre quand j'étois tout petit.

Le major écumoit de dépit et de rage. Il les menaça de le faire arrêter comme des imposteurs, s'ils ne se retiroient tout de suite hors de sa présence.

Les deux tendres frères, qui s'étoient promis tant de joie de cette entrevue, s'en retournèrent accablés de tristesse. Ils gémissoient de ce que Roger ne vouloit plus les reconnoître, eux qui trouvoient tant de plaisir à l'aimer.

Les soldats qui furent témoins de cette scène scandaleuse, n'osoient faire éclater tout haut leurs murmures; mais ils se disoient à l'oreille: Il faut avoir un bien mauvais cœur pour rougir de ses honnêtes parens. Est-ce que notre major a honte d'avoir été ce que nous sommes? Il devroit bien plus s'honorer d'avoir fait son chemin à force de mérite, que d'être né d'une grande maison.

Roger n'avoit pas l'ame assez élevée pour penser avec tant de noblesse. Au lieu de se souvenir qu'il avait été autrefois dans la classe des soldats, il croyoit, par ses dédains, le leur faire oublier à eux-mêmes. Il les traitoit avec le dernier mépris; mais il paroissoit à leurs yeux bien plus méprisable. Son élévation, qui leur avoit donné autrefois tant d'orgueil, ne faisoit plus que les humilier. Ils n'obéissoient à ses ordres qu'avec répugnance, et chacun souhaitoit qu'il fût éloigné du régiment.

Un jour qu'il en faisoit la revue devant l'inspecteur général, celui-ci lui ayant

fait quelques observations sur sa manœuvre, Roger poussa l'audace jusqu'à lui répondre dans les termes les plus insolens. Ses hauteurs avoient déjà révolté plus d'une fois les officiers généraux. Cette nouvelle atteinte à la subordination militaire fut poursuivie avec une extrême sévérité. Les propos injurieux auxquels il se livra devant le conseil de guerre, achevèrent sa ruine. Il fut condamné à se démettre de son emploi, et renvoyé honteusement du corps, sans aucune retraite.

Dans l'accablement où le jetoit sa disgrace, réduit au choix de périr de misère, ou de subsister du travail de ses mains, il se vit dans la nécessité de retourner au village qui l'avoit vu naître.

C'est alors que les paysans lui rendirent bien ses mépris. Comme il ne rechercha l'amitié de personne, croyant peu convenable à un homme de son importance de fréquenter des laboureurs, personne aussi ne rechercha son amitié; et il se vit privé de l'un des plus grands

biens de la vie, le seul qui fût capable d'adoucir les regrets de son infortune.

Il ne lui restoit plus d'autre ressource que dans ses frères, qu'il avoit si durement offensés. Vous craignez peut-être qu'ils ne le méconnoissent à leur tour. Il méritoit sans doute d'en être abandonné. Heureusement pour lui, ceux-ci avoient dans leurs ames la véritable élévation qui manquoit à la sienne. Ils ne voulurent prendre d'autre vengeance que celle de leurs bienfaits. Roger avoit depuis long-temps reçu la portion qui lui revenoit de l'héritage paternel. Ses frères eurent la générosité de lui céder chacun quelques parties de leurs terres. Il fut réduit à les cultiver à la sueur de son front, pour en recueillir sa subsistance. Chaque jour, en s'occupant de ses travaux, qu'il avoit tant dédaignés, il songeoit à la haute fortune qui l'attendoit, s'il avoit su conserver de la modestie. Combien il souffroit de se voir à la charge de ceux qu'il auroit pu lui-même enrichir! Maudit orgueil, s'é-

crioit-il, dans quelle bassesse tu m'as précipité!

Ce triste sentiment remplit sa vie d'amertume; et il mourut bientôt dévoré de regrets, pour servir à éclairer un jour ceux que cette aveugle passion auroit peut-être égarés sans la terreur de son exemple.

L'ACCROISSEMENT DE FAMILLE.

Le bon fermier Thomas étoit allé rendre une visite à sa sœur, mariée depuis quelques années à trois lieues de son village. Un soir, après souper, il étoit assis avec elle et son mari devant leur porte, et ils s'entretenoient de leurs affaires lorsqu'il vint à passer une petite fille âgée d'environ cinq ans, à peine couverte d'habits tout déchirés. Thomas remarqua l'air de misère qui étoit répandu sur toute sa personne; et il dit à sa sœur : Voilà une petite fille bien à plaindre. Elle n'a pas un de ses haillons qui lui tienne sur le corps. Cela fait honte à votre village. Il faut que son père soit bien paresseux, et sa mère bien insensible.

Hélas! lui répondit sa sœur, elle n'a plus ni père ni mère, et il y a encore deux autres enfans dans le même état. Depuis trois mois, ils ne font qu'errer çà

et

et là dans le pays, sans trouver personne qui veuille les retirer. Ils couchent la nuit dans des granges ou sous les arbres. Lorsque la faim les tourmente, ils vont s'asseoir devant la porte des paysans. Si quelqu'un leur donne un morceau de pain, ils le prennent avec une grande joie; mais ils n'en demandent jamais. Leur père, qui avoit de l'honneur, mais qui a été ruiné par des maladies, leur a défendu en mourant de mendier.

Ce récit toucha jusqu'au vif le cœur du brave Thomas.

Il est affreux, s'écria-t-il, que de pauvres créatures soient ainsi abandonnées. Il faut que je les prenne avec moi pour en avoir soin, puisque personne ici ne veut s'en charger.

Sa sœur et son mari crurent devoir lui faire les plus fortes représentations pour le détourner de ce projet. Ils lui dirent qu'il avoit lui-même des enfans; qu'il ne connoissoit pas ceux-ci; qu'ils étoient accoutumés, depuis trois mois, à une vie fainéante et vagabonde, et qu'il étoit

à craindre qu'ils ne pussent jamais se tourner au bien. Pense donc, mon frère, ajoutoient-ils, quelle surcharge ce sera pour ta femme et pour ton ménage.

Thomas n'étoit pas un de ces hommes foibles qui se laissent détourner d'un dessein généreux pour quelques difficultés. Il ne se donna pas la peine d'entendre toutes leurs objections, et encore moins d'y répondre.

Il se leva, et s'alla mettre au lit. L'attendrissement où le jetoit son projet de bienfaisance ne lui permit pas de s'endormir de long-temps; et des larmes étoient encore dans ses yeux, lorsqu'ils se fermèrent enfin pour un doux sommeil.

Le lendemain, de bonne heure, il fit venir la fille aînée, qui étoit âgée de douze ans.

On m'apprit hier, dit-il, que tu n'as plus ni père ni mère, et je vois à tes vêtemens qu'ils ne t'ont pas laissé grand'-chose.

LA JEUNE FILLE.

Hélas! oui. Nous sommes bien misérables.

THOMAS.

Est-ce que tu n'as point de parens pour te prendre chez eux?

LA JEUNE FILLE.

Nous en avons bien quelques-uns; mais ils sont trop pauvres, et nous aussi.

THOMAS.

Eh bien! voudrois-tu venir avec moi, et être ma fille.

LA JEUNE FILLE.

Ah! si vous vouliez avoir cette bonté!

THOMAS.

Allons! voilà qui est fait. Mais je m'en retourne à cheval, et je ne pourrois pas vous emmener tous les trois ensemble. C'est ta petite sœur que j'ai vu la première; c'est par elle que je veux commencer. Fais-moi venir cette enfant, que je fasse connoissance avec elle.

La petite fille ne tarda pas à venir. Elle avoit une physionomie si douce, et

elle fit tant d'amitiés à Thomas, qu'il se regardoit déjà comme son père.

Il la prit avec lui sur son cheval, et ils arrivèrent à la ferme.

Sa femme lui demanda à qui étoit cette enfant.

Il est à toi, Madeleine, répondit-il.

Il se mit alors à lui raconter comme, la veille, il avoit vu la petite fille, comme il avoit appris la misère et l'abandon où elle étoit, comme il en avoit eu pitié, et comme il l'avoit prise avec lui pour la mêler parmi ses propres enfans.

Pendant tout ce récit, la petite fille s'étoit attachée à ses habits et ne cessoit de pleurer.

Madeleine, qui avoit un aussi bon cœur que Thomas, s'approcha doucement en essuyant ses yeux, prit l'enfant sur son sein, et tâcha de la consoler par ces paroles : Puisque mon mari t'a promis d'être ton père, je veux être ta mère aussi, moi. Allons, mon enfant, ne pleure donc pas davantage.

THOMAS.

Mais, ma femme, il y en a encore deux autres. Il y a le frère et la sœur de cette petite fille, qui sont aussi dignes de notre compassion.

MADELEINE.

Ah! mon cher Thomas, je vois ce que tu penses. Eh bien! il faut les aller chercher.

Le lendemain, Thomas mit le cheval à sa cariole, et alla chercher les deux autres orphelins.

Va, lui dit sa femme, en l'embrassant à son départ, va, mon ami. Le bon Dieu, qui nous envoie ces enfans, ne manquera pas de nous envoyer aussi du pain pour les nourrir.

Cependant le comte de***, seigneur de la terre où étoient nés ces petits malheureux, avoit appris leur aventure. Le vilain homme! Il fit aussitôt courir son régisseur dans le village. Celui-ci ayant trouvé Thomas au moment où il faisoit entrer la jeune fille et le petit garçon dans sa cariole, il arrêta le cheval

par la bride, en criant à Thomas : Tu n'emmeneras point ces enfans. Leur père est mort redevable de cinquante écus à monseigneur. Il faut qu'ils restent ici lui répondre de la dette.

Gardez-les donc, lui dit Thomas indigné, mais jusqu'à demain seulement. S'il ne tient qu'à cinquante écus pour les avoir, je vais retourner chez moi, et je vous apporte la somme. Les pauvres petits ! Je ne les aime que davantage pour ce qu'ils me coûtent.

Il s'en alla, revint, apporta les cinquante écus, paya la dette, et cette fois on lui laissa prendre les enfans : ils étoient bien à lui !

Il vous tarde sûrement, mes chers amis, de savoir ce qu'ils sont devenus dans la suite. Heureusement je puis vous en donner des nouvelles, en vous rapportant l'entretien qu'un voyageur eut avec Thomas quelques années après.

Toute la petite famille dansoit un soir devant la porte de la ferme, pendant que Madeleine leur apprêtoit à souper.

Thomas étoit au milieu de la ronde. Le voyageur vint à passer, et s'arrêta pour être témoin de la fête.

Est-ce que tous ces enfans vous appartiennent, dit-il au fermier?

Oui, monsieur, lui répondit celui-ci. J'en ai dix bien vivans : sept que le ciel m'a donnés pour rien, et trois que j'ai achetés.

Achetés! reprit le voyageur avec surprise?

Vraiment oui, monsieur, et à beaux deniers comptans.

Il lui raconta toute l'histoire; et, lorsqu'il l'eut achevée, il ajouta : Graces à Dieu, ma femme, ni moi, nous ne nous en sommes jamais repentis. C'est le meilleur marché que j'aie fait de ma vie.

LE VOYAGEUR.

Mais comment faites-vous pour subvenir à tout cet entretien?

THOMAS.

Cela paroît d'abord inquiétant, parce qu'il semble que l'on a besoin pour soi de tout ce que l'on gagne. On ne croi-

roit jamais pouvoir y suffire avant de l'avoir essayé. Je dois peut-être ma bonne conduite à cet embarras. Mais, avec une vie sobre et laborieuse, il reste toujours quelque chose à donner aux malheureux.

LE VOYAGEUR.

Et vos enfans ne sont point jaloux de ces étrangers?

THOMAS.

Des étrangers? Il n'y en a pas ici. Tout cela pêle-mêle est de la famille. C'est à qui s'aimera le plus tendrement. Je vous donne à deviner ceux que j'ai fait naitre. Je m'y trompe quelquefois moi-même.

LE VOYAGEUR.

Mais je ne vois pas la jeune fille dans la troupe.

THOMAS.

Je le crois bien. Elle a d'autres affaires en tête à présent; ne faut-il pas qu'elle veille à son ménage?

LE VOYAGEUR.

Elle est donc mariée?

THOMAS.

Oui, sans doute. Elle a été prise par un pêcheur qui gagne bien ses filets, je vous en réponds. Elle est fort à son aise. Il est vrai que je l'ai pourvue assez richement pour cela.

LE VOYAGEUR.

Comment donc? est-ce que vous lui avez donné une dot?

THOMAS.

Il le faut bien, quand on marie sa fille. Allez voir s'il manque rien à son trousseau.

LE VOYAGEUR.

Mais enfin ce n'étoit pas votre sang.

THOMAS.

Que dites-vous? Je lui dois une joie qu'aucun des miens n'est encore en âge de me donner. Elle a déjà une petite fille qui m'appelle son grand papa. Cela me paroit si drôle!

Thomas apprit ensuite au voyageur toute la satisfaction qu'il recevoit des deux autres orphelins.

La petite fille, dit-il, est déjà devenue assez grande pour aider Madeleine dans les soins du ménage. Pour le petit garçon, il n'a pas son pareil à conduire habilement un troupeau. Si vous saviez combien ils me sont attachés, et combien je les aime!

Son cœur s'étoit attendri dans ce récit; et de douces larmes couloient de ses yeux. Il les essuya tout-à-coup, et s'écria avec un malin sourire: Ah! monsieur le comte! vous pouviez avoir toute cette joie, et vous me l'avez cédée pour cinquante écus! vous voilà bien attrapé!

ANTOINE
ET SON CHIEN.

ANTOINE étoit fils d'un malheureux journalier, fort honnête homme; mais si pauvre, si pauvre, qu'il ne possédoit rien au monde que les outils dont il se servoit pour gagner sa misérable subsistance. Une longue maladie, qui venoit de conduire sa femme au tombeau, l'avoit entièrement ruiné. Il seroit mort de chagrin lui-même après tous ces malheurs, s'il n'avoit pas eu besoin de vivre pour son enfant, qu'il aimoit beaucoup, parce qu'il étoit honnête, docile, et du caractère le plus heureux.

Le jeune Antoine passoit un jour devant la porte d'un château. Un domestique l'apperçut; et, l'ayant fait entrer dans la cour, il lui demanda s'il vouloit gagner une pièce de douze sols. Bien volontiers, lui répondit le pauvre enfant. Que faut-il faire pour cela?

LE DOMESTIQUE.

Prendre un de nos chiens, lui mettre une pierre au cou, et le jeter dans la rivière.

ANTOINE.

Pourquoi donc voulez-vous le faire périr? Est-ce qu'il auroit mordu quelqu'un?

LE DOMESTIQUE.

Non, ce n'est pas cela. Tu vas en savoir la raison.

Il conduisit aussitôt Antoine sous la remise, et lui fit voir dans un coin, sur la paille, un petit chien, qui ne paroissoit plus avoir qu'un souffle de vie. Son poil étoit tombé, et une rogne affreuse couvroit tout son corps.

ANTOINE.

O le pauvre malheureux! il est dans un bien triste état.

LE DOMESTIQUE.

C'est pour cela que madame veut s'en défaire. Il y a d'autres chiens dans la maison, et elle craint qu'ils ne prennent

nent son mal. Si tu veux gagner tes douze sols, tu n'as qu'à le prendre, et le noyer. Je ne voudrois pas y toucher pour six francs, moi.

ANTOINE.

Mais est-il besoin que je le jette à la rivière? Peut-être pourroit-il guérir.

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas d'apparence qu'il en revienne. Le médecin de madame l'a condamné.

ANTOINE.

N'importe. On peut toujours essayer.

LE DOMESTIQUE.

A la bonne heure. Fais-en ce que tu voudras, pourvu que tu nous en débarrasses.

ANTOINE.

Aurai-je toujours les douze sols?

LE DOMESTIQUE.

Ah! tu es intéressé?

ANTOINE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour lui que je vous les demande. Si j'étois ri-

che, il ne me faudroit rien ; mais je suis pauvre, je n'ai pas toujours du pain pour moi-même, et il ne doit pas en manquer pendant sa maladie.

LE DOMESTIQUE.

Allons. C'est une affaire terminée. Voici tes douze sols.

Antoine vit sous un hangar un mauvais panier qu'il demanda. Il y mit le chien sur une couche de paille, et il se hâta de partir pour aller joindre son père qui travailloit dans une pièce de terre assez éloignée.

En marchant, il jetoit quelquefois les yeux sur le panier. La vue dégoûtante de son malade lui faisoit soulever le cœur; mais elle excitoit en même temps sa pitié. Pauvre petit, lui disoit-il, tu dois bien souffrir! Que je te plains! Ah! si j'étois assez heureux pour te rendre à la vie! Va, tu peux m'en croire, je ne me serois jamais chargé de te jeter à l'eau.

Son premier soin, en traversant le village, fut d'acheter un petit pain

mollet. Il obtint, par grace, du boulanger de le tremper dans sa marmite, pour lui donner un goût plus appétissant. Tout ce que le pauvre chien put faire, fut de le lécher du bout de la langue; mais encore cela soutenoit-il un peu les forces du malade, et les espérances du médecin.

Le père d'Antoine fut prêt à le gronder, en le voyant arriver plus tard qu'à l'ordinaire. Mais, lorsqu'il eut appris ce qui l'avoit retenu, au lieu d'en vouloir du mal à son fils, il fut charmé de voir qu'il avoit un cœur si sensible, et il l'embrassa pour sa récompense.

Auprès du champ où il travailloit, s'étendoit une verte prairie. Antoine y porta le chien grelottant sur le gazon, et le mit au pied d'un arbre pour qu'il se réchauffât au soleil. Son mal ne lui venoit que d'une surabondance d'humeurs, produites par la quantité de viandes dont on avoit coutume de le nourrir. Aussitôt que le soleil l'eut un peu ranimé, il se traîna dans la prai-

rie, cherchant du bout de son museau les herbes que l'instinct lui indiquoit pour sa guérison. Il en eut à peine mangé, qu'il se trouva beaucoup mieux. Antoine venoit de quitter un moment son travail pour savoir comment il se portoit. Il fut surpris de ne pas le trouver à la place où il l'avoit mis, et plus joyeux encore de le voir sur ses pieds. Il eut soin de le porter dans la prairie pendant huit jours de suite, au bout desquels le pauvre animal se trouva entièrement rétabli. Jamais il ne s'étoit vu de si bon appétit. Antoine avoit déjà employé ses douze sols à le nourrir pendant sa convalescence; mais, lorsqu'il le vit en parfaite santé, il n'eut pas de regret à partager avec lui son propre pain. Il lui avoit donné le nom de *Chéri*. Chéri embellissoit de jour en jour. Ses yeux, presque éteints, s'étoient ranimés. Ses membres avoient repris leur souplesse. Bientôt son poil devint doux comme de la soie, et d'une blancheur aussi éblouissante que celle de

la neige, lorsque le soleil y darde ses rayons.

Le bruit de sa beauté ne tarda guère à parvenir jusques à la dame du château, à laquelle il avoit d'abord appartenu. Elle envoya son valet-de-chambre offrir deux louis au petit Antoine, pour le ravoir de ses mains. Oh! non, non, répondit Antoine au messager; madame le condamneroit encore à mourir dans la rivière s'il venoit à tomber malade, mais moi je ne l'abandonnerai jamais. Que sont vos deux louis en comparaison du plaisir que son amitié me donne? Nous sommes trop attachés l'un à l'autre pour nous séparer. Antoine avoit raison. Il n'auroit pas cédé son chien pour un empire; mais en revanche son chien ne l'eût pas quitté pour le plus grand prince de la terre. Il étoit fidèle à suivre ses pas, ou bien il couroit devant lui, faisant mille gentillesses pour l'amuser. Lorsqu'après avoir aidé son père à cultiver la terre, Antoine quittoit un moment sa bêche, et s'asseyoit

sous l'ombrage pour prendre un léger repas, il n'avoit besoin que de faire un signe; Chéri oublioit ses affaires, accouroit à toutes jambes, s'élançoit sur lui, et debout sur ses pieds de derrière, la queue frétillante de plaisir, il lui prenoit sur les lèvres la moitié de chaque bouchée de son pain. Antoine avoit souvent à souffrir de mille nécessités; mais il n'en étoit pas plus triste, parce que son ami lui donnoit chaque jour une nouvelle joie.

Hélas! il devoit bientôt survenir un grand malheur. A la fin de l'automne, le petit garçon tomba dangereusement malade. Son père employa le peu d'argent qu'il avoit mis en réserve de ses journées, pour procurer les premiers remèdes à son enfant. Ces tristes épargnes furent bientôt consumées. Il se souvint alors du prix considérable que la dame du château avoit offert pour racheter son chien. Deux louis étoient pour lui tout l'or du monde dans cette circonstance. Il résolut de renouveler la proposition

à son fils. Mais à peine celui-ci l'eut-il entendue : Jamais, jamais, s'écria-t-il ; et sa fièvre redoubla de l'agitation qu'une idée si triste avoit portée dans ses esprits.

Cependant son mal empiroit tous les jours. De violentes coliques vinrent se joindre à la fièvre pour augmenter ses tourmens. On le voyoit se tordre et se rouler sur son grabat, en poussant des cris aigus. Alors venoit son petit chien qui s'accroupissoit près de lui, et le regardoit d'un air pitoyable, comme s'il eût voulu lui dire : Ah ! mon cher maître, que je te plains ! Antoine, à son tour, le regardoit avec attendrissement ; et, lorsque ses douleurs lui permettoient de parler : O mon pauvre Chéri, lui disoit-il, il faudra donc que je te quitte bientôt ! Hélas ! je t'ai sauvé la vie, et toi, tu ne peux me secourir ! En disant ces mots il lui échappoit un torrent de larmes, que Chéri venoit lécher sur ses joues brûlantes.

Il y avoit dans le voisinage un homme

riche et compatissant, nommé M. d'Orfeuil, qui entendit parler de la maladie du petit garçon, et de l'indigence où se trouvoit son père. Il vint aussitôt pour s'assurer par ses propres yeux de la vérité de ces récits, et pour chercher les moyens de donner des secours à ces pauvres malheureux.

Lorsque ce brave homme se présenta devant la cabane, le petit Antoine étoit dans l'accès le plus violent de la crise. Son père étoit près de lui, abandonné à une profonde désolation. Ce n'étoit pas la faim qui le tourmentoit dont il souffroit le plus, quoiqu'il n'eût pris depuis plusieurs jours qu'une foible nourriture, à peine suffisante pour le soutenir. L'aspect des maux de son enfant l'empêchoit de s'occuper des siens. Il cherchoit à le consoler par ses caresses, et soutenoit sur un bras sa tête défaillante, tandis que le petit chien, ayant les deux pattes de devant appuyées sur le grabat, tantôt poussoit des cris plaintifs, et tantôt cherchoit par mille aga-

ceries à faire tomber sur lui quelques regards de son maître.

Ce tableau touchant arrêta long-temps les regards de M. d'Orfeuil, sans qu'il pût faire un mouvement pour entrer dans la cabane. Il prit enfin sur lui de s'avancer; et il étoit déjà au pied du lit avant qu'on l'eût apperçu, même avant que le chien se fût détourné pour aboyer à sa rencontre; et, lorsqu'Antoine et son père levèrent sur lui leurs yeux étonnés, ils virent les siens déjà pleins de larmes.

O mes chers amis, s'écria M. d'Orfeuil, dans quelle triste situation je vous vois! On m'a dit, Antoine, que tu n'étois pas en état de fournir aux frais de la maladie de ton fils. Ce n'est que depuis deux jours, lui répondit Antoine. Mon pain y avoit suffi jusqu'alors; mais à présent il ne me reste plus rien dont je puisse me priver pour mon enfant, à moins de vendre ce misérable grabat sur lequel il repose.

Le petit Antoine, à ces mots, étendit sa main tremblotante sur son

chien, et laissa échapper un profond soupir.

Pauvre enfant, lui dit M. d'Orfeuil, ne sois pas en peine; je veux prendre soin de toi. Antoine, ajouta-t-il en s'adressant à son père, ta cabane est humide, et le séjour n'en vaut rien à ton fils pendant sa maladie. Veux-tu me le confier ? Je le recevrai chez moi pour le faire guérir. Si je le veux! lui répondit Antoine en se précipitant à ses genoux. Oui, mon brave monsieur, vous nous rendrez à tous deux la vie par cette charité.

M. d'Orfeuil le releva, tendit la main au petit garçon, et sortit aussitôt, sans rien dire, pour aller ordonner les premiers préparatifs. Une demi-heure après, vint un domestique robuste, qui enveloppa le petit Antoine dans une bonne couverture de laine, et l'emporta sur ses bras vers la maison de M. d'Orfeuil. Son père marchoit à son côté, laissant voir sur son visage un combat où l'espérance et la joie sembloient dissiper peu à peu

de longues traces de tristesse. Pour le fidèle Chéri, sa contenance n'étoit pas équivoque. Il marchoit par gambades et le nez au vent, les yeux constamment fixés sur son jeune maître, qui de temps en temps entrouvroit sa couverture pour le regarder.

Graces à la générosité de M. d'Orfeuil et aux soins d'un médecin habile, la maladie du petit Antoine fut bientôt arrêtée dans ses progrès. Pendant tout ce temps, Chéri lui tint fidèle compagnie. C'est en vain qu'on voulut l'engager à sortir de la chambre de son maître pour prendre un peu l'air dans les champs. Toute la cérémonie qu'il faisoit pour le père d'Antoine, étoit de l'accompagner, lorsqu'il se retiroit, jusqu'à la première marche de l'escalier; puis tout-à-coup il rebroussoit chemin, et rentroit précipitamment dans la chambre, en faisant mille cabrioles autour du lit.

Au bout de quinze jours, le petit Antoine fut en état de se mettre en route pour retourner auprès de son père.

M d'Orfeuil l'avoit fait habiller de neuf de la tête aux pieds. Tout autre auroit eu de la peine à le reconnoître sous sa nouvelle parure ; mais les yeux de Chéri ne s'y trompoient point ; et l'on devine sans peine quelle fut sa joie, lorsqu'il vit son maître marcher dans la campagne, et qu'il put tout à son aise caracoler autour de lui.

La première parole qui s'échappa de la bouche du vieux Antoine, en recevant son fils dans sa cabane, fut le nom de M. d'Orfeuil. O mon cher enfant, dit-il à son fils, sans ce digne homme, je te perdois pour toujours. Tu vois comme il vient de nous rendre heureux. Que pourrons-nous faire pour lui témoigner notre reconnoissance ?

O mon père ! j'y ai déjà pensé, mais je ne pourrois jamais vous le dire aujourd'hui ; et il détourna la tête pour cacher les pleurs qui vinrent tout-à-coup baigner ses yeux.

Il se coucha de fort bonne heure : cependant le sommeil ne descendit point

sur

sur ses paupières. Durant toute la nuit il ne fit que s'agiter sur sa couche, et soupirer.

Le lendemain, son père lui demanda quel étoit le moyen qu'il avoit imaginé pour s'acquitter envers M. d'Orſeuil. Le pauvre petit n'eut pas la force de répondre, et il se contenta de lui montrer Chéri du bout de son doigt.

Il prit aussitôt son habit neuf, et sortit avec un effort si violent, que l'on voyoit bien qu'il lui avoit coûté tout son courage. Chéri le suivit. Jamais il n'avoit été si fringant que ce jour-là. Il faisoit des gambades et des culbutes qui attiroient les regards de tous les passans. Chacun envioit le bonheur de posséder un petit animal si gentil. Mais plus il étoit joyeux, et plus Antoine avoit de tristesse. Hélas! lui disoit-il, tu ne serois pas si réjoui, si tu savois que nous allons nous séparer pour toujours. J'ai mieux aimé souffrir faute de remèdes, que de te vendre pour en avoir : on m'auroit plutôt arraché la vie. Et maintenant

il faut que je te cède à un autre, si je ne veux pas être un ingrat. Ah! mon pauvre Chéri! mon pauvre Chéri!

Au milieu de ces tristes pensées, il arriva devant la maison de M. d'Orfeuil: il traversa la cour, monta l'escalier; mais, lorsqu'il fut à la porte de l'appartement, le cœur lui battit si fort, qu'il eut besoin de se recueillir quelques instans pour retrouver son courage. Enfin, il prit Chéri dans ses bras, et frappa doucement à la porte. A peine M. d'Orfeuil fut-il venu lui ouvrir, qu'il se précipita à ses pieds. O mon brave monsieur! lui dit-il en sanglotant, je vous dois la vie. Je n'ai que mon pauvre chien pour m'acquitter envers vous. Tenez, je vous l'apporte. Hélas! ce n'est pas sans regret que je vous le donne; mais vous me feriez encore plus de peine de me refuser.

M. d'Orfeuil avoit un cœur tel que tous les hommes devroient l'avoir, pour leur bonheur et pour celui des autres. Le discours naïf du petit garçon le fit sourire; mais il n'en fut que plus tou-

ché de la grandeur de son sacrifice, parce qu'il savoit la force de son attachement. Il le prit dans ses bras, et lui dit : Non, mon cher Antoine, je ne veux point te refuser. J'accepte ton cadeau de grand cœur, et, à ce prix, je me tiens payé de tout ce que j'ai fait pour toi; mais, à présent que nous voilà quittes l'un envers l'autre, je te donne Chéri, pour le plaisir que tu viens de me causer par ta reconnoissance.

Quoi! monsieur, s'écria le petit garçon : et il ne put achever.

Oui, mon enfant, reprit M. d'Orfeuil. Je ne te demande qu'une chose; c'est de ne pas insister davantage. Va, je suis plus satisfait que tu ne peux l'être, en trouvant encore un moyen de te rendre heureux.

Antoine, qui, peu de minutes auparavant, avoit été sur le point de s'évanouir de tristesse, fut près en ce moment de succomber sous l'excès de sa joie. Il regardoit son bienfaiteur d'un air étonné. Il pressoit tour-à-tour sur

son cœur et sur ses lèvres la main de M. d'Orfeuil et Chéri. Il pleuroit; mais ses larmes étoient douces : c'étoient des larmes d'attendrissement et de plaisir.

M. d'Orfeuil ne s'en tint pas à ces premiers bienfaits. Il venoit de vaquer un emploi dans sa maison. Il en revêtit le vieux Antoine. Pour son fils, il le fit élever avec soin, et lui donna un bon métier. Chéri vécut heureux dans la famille. Ah ! lui disoit quelquefois Antoine en le caressant, c'est à toi que je dois peut-être tout mon bonheur. Il ne fit que l'aimer de plus en plus chaque jour; et, lorsque l'on vouloit parler de deux bons amis dans le village, il ne falloit pas chercher bien long-temps. Leurs noms venoient d'eux-mêmes à la bouche : c'étoient *Antoine* et *Chéri*.

LA RENTE DU CHAPEAU.

Un paysan entra un jour dans une boutique; et, mettant son chapeau sur le comptoir, il pria le marchand de lui prêter six francs sur ce gage. Me prends-tu pour un sot, lui répondit celui-ci? Je ne te prêterois pas deux sols sur une pareille guenille. Tel qu'il soit, répliqua le paysan, je ne vous le donnerois pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien besoin de l'argent que je vous demande. Il y a huit jours que je vendis ici du blé. Je devois en recevoir le montant aujourd'hui, et je comptois là-dessus pour payer demain ma taille, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit vient d'enterrer son fils. Sa femme en est malade de chagrin, et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris souvent de la marchandise chez vous, et que vous me connoissez pour un honnête homme, j'ai pensé que vous ne

feriez pas difficulté de me prêter les six francs dont j'ai besoin. Ce n'est rien pour vous, et c'est beaucoup pour moi. En tout cas, voilà mon chapeau qui vous en répond. C'est une caution plus sûre que vous ne pensez. Le marchand ne fit que ricaner en haussant les épaules, et lui tourna le dos sans pitié.

Le comte de*** se trouvoit alors par hasard dans la boutique. Il avoit écouté avec attention le discours du paysan, et avoit été frappé de l'air de probité que respiroit sa physionomie. Il s'approcha doucement de lui; lui mettant six francs dans la main: Voilà ce que vous demandez, mon ami, lui dit-il. Puisque vous trouvez des gens si durs, c'est moi qui aurai le plaisir de vous obliger. Il sortit brusquement à ces mots, en lançant un regard d'indignation au marchand; et son carrosse étoit déjà loin, avant que le paysan, immobile d'étonnement et de joie, fût revenu un peu à lui-même.

Un mois après, le comte de*** tra-

versoit le Pont-Royal dans sa voiture : il entendit une voix qui crioit inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit sur le trottoir un homme qui couroit à toutes jambes, en suivant le pas de ses chevaux. Il tira le cordon pour retenir la bride dans la main du cocher. Aussitôt l'homme s'élance à la portière, et lui dit : Excusez, je vous prie, monsieur. Je me suis mis hors d'haleine pour vous attraper. N'est-ce pas vous qui me glissâtes, il y a un mois, six francs dans la main chez un marchand ? — Oui, mon ami, je m'en souviens. — Eh bien ! monsieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'aviez pas laissé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le marchand ne vous connoissoit pas. Je suis venu me poster ici tous les dimanches pour voir si je vous verrois passer. Heureusement je vous trouve. Je n'aurois jamais été tranquille, si je ne vous avois pas rencontré. Que Dieu vous ré-

compense, vous et vos enfans, du service que vous m'avez rendu ! Je me félicite, lui répondit le comte, d'avoir obligé un si honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendois pas à me voir rentrer cet argent. C'étoit un petit présent que j'avois intention de vous faire. — Je n'en savois rien, monsieur : et puis je ne reçois point d'argent que lorsque je le gagne. Je n'avois rien fait pour vous, et vous aviez assez fait pour moi de me le prêter. Daignez le reprendre, je vous en supplie. — Non, mon ami; il n'appartient plus ni à vous ni à moi. Faites-moi le plaisir d'en acheter quelque chose pour vos enfans, et de leur présenter ce petit cadeau de ma part. — A la bonne heure, monsieur, j'aurois mauvaise grace de vous refuser. — Voilà qui est fini, n'en parlons plus. Mais éclaircissez-moi une chose qui n'a pas cessé de tourmenter ma curiosité depuis l'autre jour. Par quelle confiance osiez-vous demander six francs sur votre chapeau, qui vaut à

peine six sols ? — C'est qu'il vaut tout pour moi, monsieur. — Et comment donc, je vous prie, mon ami ? — Je vais vous en faire l'histoire.

Il y a quelques années que le fils unique du seigneur de notre village, en glissant sur les fossés du château, tomba sous la glace. Je travaillois près de là ; j'entendis des cris, j'accourus, je me jetai tout habillé dans le trou, et j'eus le bonheur d'en retirer l'enfant, et de le porter vivant à son père. Monseigneur ne fut pas ingrat de ce service. Il me donna quelques arpens de terre, avec une petite somme pour y bâtir une cabane, monter mon ménage, et me marier. Ce n'est pas tout, comme j'avois perdu mon chapeau dans l'eau, il posa le sien sur ma tête, en me disant qu'il auroit voulu y mettre une couronne à la place. Vous voyez à présent si je ne dois pas aimer beaucoup ce chapeau. Je ne le porte guère aux champs. Tout m'y rappelle assez la mémoire de mon bienfaiteur, quoiqu'il soit mort ; mes enfans,

ma femme, ma chaumière, ma terre, il n'est rien qui ne me parle de lui. Mais, lorsque je viens à la ville, j'y porte toujours mon chapeau, pour avoir sur moi quelque chose de son souvenir. Je suis fâché seulement qu'il commence à s'user. Voyez-vous ? il s'en va ; mais, tant qu'il en restera un morceau, il sera toujours sans prix à mes yeux.

Le comte avoit été vivement attendri de ce récit. Il prit son porte-feuille, en tira une lettre ; et, donnant l'enveloppe au paysan : Tenez, mon ami, lui dit-il, je suis obligé de vous quitter ; mais voici mon adresse. Faites-moi le plaisir de venir me voir dimanche au matin.

Le paysan ne manqua point au rendez-vous. Aussitôt qu'il fut annoncé, le comte courut au-devant de lui ; et, le prenant par la main, il lui dit : Mon cher ami, vous ne m'avez point sauvé un fils unique ; mais vous m'avez rendu un service, c'est de me faire aimer davantage les hommes, en me prouvant qu'il est encore des cœurs pleins d'hon-

nêteté et de reconnoissance. Puisque les chapeaux figurent avec tant d'honneur sur votre tête, en voici un. Je ne demande point que vous quittiez celui de votre bienfaiteur. Seulement, lorsqu'il ne vous sera plus possible de le porter, je vous demande la survivance pour le mien ; et, chaque année, à pareil jour, vous en trouverez ici un autre pour le remplacer.

Cette fondation n'étoit qu'un honnête prétexte dont se servoit le comte pour ménager la fierté du paysan. Il savoit trop bien qu'on ne doit chercher qu'à élever les sentimens de ceux qu'on oblige. Après avoir gagné son cœur par cette première liaison, il prit assez d'empire sur lui pour avoir le droit de répandre l'aisance dans sa famille, que des malheurs avoient presque ruinée ; et il eut la joie de la voir presque aussi heureuse de sa reconnoissance, qu'il l'étoit lui-même de ses bienfaits.

LA PREMIÈRE ÉPREUVE DU COURAGE.

Mme DULIS.

IL me tarde bien de savoir lequel de mes deux enfans va montrer aujourd'hui le plus de courage, lorsque M. Jourdain arrivera.

MARCELLIN.

Quoi, maman ! est-ce qu'il doit venir ?

Mme DULIS.

Je l'attends.

LAURETTE.

Celui qui arracha l'autre jour une dent à mon papa ?

Mme DULIS.

Oui, ma fille, c'est un fort habile dentiste. Je l'ai fait prier de passer ici ce matin pour visiter votre bouche.

MARCELLIN.

C'est apparemment pour ma sœur ; car

car, pour moi, j'espère bien qu'il ne m'arrachera pas de dents.

LAURETTE.

Ni à moi non plus.

Mme DULIS.

Je crois cependant, mes amis, qu'il sera obligé de vous en ôter à l'un et à l'autre. Vous en avez une toute branlante, Laurette. Et vous, Marcellin, je vous en ai vu deux qui s'embarrassent. Il faut jeter à bas la plus avancée.

MARCELLIN.

Que me dites-vous, maman? Je n'en ai pas trop, je vous assure.

Mme DULIS.

C'est à M. Jourdain à le décider.

LAURETTE.

Mais cela me fera mal?

Mme DULIS.

Je le crains, ma chère amie. Il ne faut pourtant pas t'effrayer. L'opération est bientôt faite; et, quand elle

seroit douloureuse, il est de toute nécessité qu'elle se fasse.

LAURETTE.

Je ne vois pas de nécessité à ce qu'on me fasse du mal, maman. Je ne m'en soucie pas du tout.

Mme DULIS.

Je le crois. Personne au monde ne s'en soucie. Mais, lorsqu'il est pour nous d'un grand avantage de souffrir une douleur passagère, il seroit ridicule de ne pas s'y résigner tranquillement.

MARCELLIN.

Oh! je tiendrai ma bouche si fermée, que M. Jourdain sera bien fin s'il y regarde.

Mme DULIS.

Je vous conseille, monsieur, de prendre un ton moins leste et plus sensé. Vous fermerez votre bouche? Voilà un grand effort de raison. Voulez-vous que je vous regarde comme un lâche qui ne sait pas supporter la plus légère douleur? Je serois bien honteuse, à

votre place, qu'un étranger n'eût que cette opinion à prendre de moi.

MARCELLIN.

Je le serois aussi, maman; mais.....

Mme DULIS.

Ecoute-moi, mon fils. Crois-tu qu'il n'en coûte pas beaucoup à mon cœur de te voir souffrir? Lorsque tu étois si malade, n'as-tu pas observé que j'en avois perdu le sommeil et l'appétit, et que j'étois encore plus tourmentée que toi-même? Tu peux donc penser que si je me décide à te faire supporter une opération douloureuse, je dois avoir un motif fort pressant; et ce motif, le voici. Je serois au désespoir que mes enfans eussent les dents de travers dans leur jeunesse, et qu'on fût obligé de les arracher ensuite dans un temps où il ne leur en viendroit plus de nouvelles. Cet intérêt est bien vif pour une mère qui vous aime; mais il me semble que pour vous il doit l'être encore davantage, puisqu'il vous touche de plus près. Il ne s'agit pas moins que d'avoir pour le reste de la vie

une bouche difforme, ou de l'avoir bien ornée. Laurette, comprends-tu ce que je viens de dire à ton frère ?

LAURETTE.

Oui, maman. Mais combien de mal cela me feroit-il ?

Mme DULIS.

Je ne puis te dire précisément le mal que cela te feroit. Ce que je sais, c'est qu'il ne tient qu'à toi de le rendre beaucoup plus supportable. Veux-tu que je t'en apprenne le moyen ?

LAURETTE.

Si je le veux, maman ? Oh ! je t'en prie.

Mme DULIS.

C'est de ne pas faire une résistance inutile, et de laisser de bonne grace opérer M. Jourdain. Ton frère parloit de tenir sa bouche fermée. Si tu voulois t'aviser de fermer aussi la tienne, pense-tu que M. Jourdain ne viendroit pas à bout de l'ouvrir ? Tu peux être sûre d'avance que plus tu ferois de contorsions, et plus il seroit obligé de te faire de

mal. Si les plaintes et les larmes pouvoient adoucir la douleur, quoiqu'elles soient des marques de foiblesse, elles auroient encore une excuse; mais, lorsqu'elles ne servent à rien du tout, et qu'elles peuvent même rendre le mal plus sensible, il me semble que c'est une grande honte et une extrême folie que de s'abandonner à de pareilles lâchetés.

MARCELLIN.

Eh bien! maman, voyons. Dis-nous comment il faut nous comporter.

Mme DULIS.

Rien de plus facile. Je ne vous demande que de rester tranquillement assis une minute, et tout sera fini. Vous étiez l'autre jour dans l'antichambre de votre papa, lorsqu'on lui ôta une dent. Je vous fis entrer un instant après : l'entendites-vous se plaindre ?

LAURETTE.

C'est que mon papa a cent fois plus de force que nous.

Mme DULIS.

Il est vrai ; mais aussi sa dent tenoit cent fois plus fortement que les vôtres. Un grand chêne est bien plus difficile à déraciner qu'un chêne tout petit.

MARCELLIN.

Quel plaisir prend donc ce monsieur Jourdain à vous démantibuler les mâchoires ?

Mme DULIS.

Ce n'est pas son plaisir, c'est son état ; et c'est un état fort utile, puisqu'il a pour objet de nous épargner des souffrances cruelles.

MARCELLIN.

Mais, puisqu'on le paie pour arracher des dents, plus il en arrache et plus il gagne. S'il alloit me les arracher toutes les unes après les autres ?

Mme DULIS.

Il gagneroit bien davantage à te laisser même les mauvaises ; car alors tu serois souvent obligée d'avoir recours à lui, soit pour les nettoyer, soit pour les tenir en ordre ; au lieu qu'avec un

peu d'attention chaque jour, tu n'auras peut-être jamais plus besoin qu'il y touche. Vois si, par mes propres soins, je n'ai pas su conserver les miennes.

LAURETTE.

Est-ce qu'on t'en a arraché lorsque tu étois aussi petite que moi ?

Mme DULIS.

Sans doute. J'avois une mère qui veilloit tendrement sur tout ce qui pouvoit m'intéresser. Elle me parla comme je vous parle aujourd'hui.

LAURETTE.

Tu t'en souviens donc ? Crias-tu beaucoup ?

Mme DULIS.

Non, ma fille; je puis me rendre cette justice.

LAURETTE.

Et comment fis-tu pour t'en empêcher ?

Mme DULIS.

Je compris tout de suite que mes lamentations ne serviroient qu'à désoler ma mère, à me faire passer dans l'esprit

du dentiste pour une petite fille sans courage, et à me rendre ainsi méprisable à moi-même.

MARCELLIN.

Eh bien ! maman, j'espère que je ne pleurerai pas.

Mme DULIS.

Je suis persuadée que si tu en prends la résolution, tu sauras la soutenir, en te souvenant que tu dois être homme un jour.

LAURETTE.

Mais moi qui ne dois être qu'une femme ?

Mme DULIS.

Les femmes n'ont pas moins besoin de constance pour supporter la douleur. Peut-être même la foiblesse de leur constitution demande-t-elle un plus haut degré de courage et de patience. Afin de retrouver cette force dans les grands maux de la vie, il faut l'avoir mise à l'épreuve dans les plus petits. J'ai pris soin de vous endurcir de bonne heure contre les accidens ordinaires à votre

âge, tels que les meurtrissures, les chûtes et les entorses. Il est temps de vous endurcir de même contre des douleurs plus aiguës. Au reste, je ne crois pas que, dans cette occasion, vous ayez beaucoup à souffrir. Vos dents ne sont pas assez affermies pour qu'il soit nécessaire d'employer un grand effort à les détacher. C'est comme un brin d'herbe menue qui ne tient à la terre que par de foibles racines, et qu'on enlève sans les endommager. J'ai cru devoir vous parler de la douleur de cette opération, telle qu'elle puisse être, de crainte que si vous la trouviez plus vive que vous ne vous y seriez attendus, vous n'eussiez le droit de m'accuser d'avoir voulu vous tromper.

LAURETTE.

Tu sais bien que je me fie toujours à toi.

MARCELLIN.

Maman, je te connois; je n'ai plus de peur à présent.

Mme DULIS.

Je suis enchantée de vous avoir inspiré de la confiance, et de vous trouver si raisonnables. Aussi ne veux-je pas vous traiter comme ces foibles enfans, à qui l'on promet des biscuits ou des joujoux pour une dent inutile dont on les débarrasse. Je vous réserve une récompense plus digne de vous et de moi : le plus courageux et le plus ferme aura le plus tendre baiser.

MARCELLIN.

Tu verras, maman, que j'en mérite deux.

LAURETTE.

Va, je n'en aurai pas moins que toi, mon frère.

MARCELLIN.

Eh bien! nous verrons. Monsieur Jourdain peut maintenant venir quand il lui plaira.

L'INCONSTANT.

Zéphirin de Saint-Léger étoit né avec une mémoire facile, un esprit vif et pénétrant, une imagination souple, active et féconde. La fortune sembloit promettre de couronner de si belles espérances, en lui donnant des parens dont le plus tendre desir étoit de cultiver, dans leur fils, les heureuses dispositions qu'il tenoit de la nature. Une promptitude extrême à saisir les élémens des premières connoissances l'avoit avancé de très-bonne heure, et il brûloit déjà de joindre des talens agréables à son instruction.

Un jour qu'il étoit allé voir un de ses camarades, il le trouva occupé à dessiner une tête romaine, dont le grand caractère le frappa vivement. A mesure que son ami en formoit les traits sur son dessin, Zéphirin les sentoit s'animer dans son imagination. La vue de quelques morceaux du même genre, dont le cabinet étoit tapissé, acheva de le pénétrer

d'un enthousiasme, tel que Raphaël dut le sentir la première fois qu'on lui donna des crayons.

Il revint, en courant, au logis; et, ayant rencontré son père sur l'escalier, il se jeta à son cou, en le priant de redescendre pour aller tout de suite lui chercher un maître de dessin. Son père, enchanté de l'ardeur qu'il témoignoit, se rendit sans peine à ses instances. Ils allèrent ensemble chez le plus célèbre. Zéphirin auroit bien voulu que le maître eût abandonné tous ses élèves pour ne s'occuper que de lui seul depuis le matin jusqu'au soir. Comme il ne put le décider à ce sacrifice, il insista du moins pour que la leçon fût de deux grandes heures par jour. Il ne pouvoit concevoir comment on n'employoit pas chaque instant de sa vie entière à cultiver un art si plein de génie.

Son maître ne devoit venir que le lendemain. Je ne vous dirai pas combien il avoit tracé de figures avant la fin de la soirée. Tous ses cahiers étoient déjà couverts de têtes de caractère. Vous lui pardonnerez

donnerez sans doute de n'y avoir pas mis du premier coup cette correction qui décèle une longue pratique. Il y avoit, par exemple, un grand œil pour répondre à un petit. Le nez partoit quelquefois du milieu du front, et l'oreille venoit écouter la bouche, ou la bouche alloit mordre l'oreille à travers la rondeur de la joue : mais, à ces petits défauts près, son trait avoit toute la pureté qu'on pouvoit en attendre.

Il avoit préparé lui-même un cahier énorme du plus grand papier qu'on eût trouvé dans la ville. Bientôt cet espace se trouva trop étroit pour loger le nombre d'yeux, d'oreilles, de bras, et de jambes, qu'il figuroit sous la direction de son maître. L'hôtel des Invalides y auroit trouvé d'excellens modèles pour se remonter de tous les membres qui manquent à ses respectables habitans. Son impatience naturelle étoit peu contrariée par la monotonie de ces premières études, auxquelles on le tenoit rigoureusement asservi dans ses leçons, pour assurer sa

main. Aussi, dès qu'il étoit seul, s'affranchissoit-il de la lenteur de cette marche, en cherchant déjà dans ses idées à former de grands tableaux. On venoit de récrépir les murs du grenier : il imagina d'y retracer l'Histoire romaine, dont il avoit achevé la lecture. En effet, au bout de huit jours, il y eut charbonné une très-belle suite de têtes de tribuns, de bustes de consuls, de dictateurs en pieds, d'empereurs à cheval; et je ne doute pas que si les noms eussent été sous les figures, pour les rendre tout-à-fait ressemblantes, un antiquaire n'eût trouvé le secret de composer sur cette galerie une foule de mémoires fort intéressans.

Il se proposoit de tracer dans le même esprit les progrès de l'histoire de notre monarchie, lorsqu'il trouva un jour son ouvrage effacé par les domestiques, qui prétendoient que ces héros romains faisoient peur aux chats, et n'intimidoient point les souris. Cette infortune avoit un peu ralenti son penchant : le dépit de se voir encore si loin de son ami, qu'il s'é-

toit flatté de surpasser dès les premières tentatives, aliéna encore plus son goût. Il craignit bientôt de salir ses doigts avec son crayon, et d'ébrécher son canif à le tailler. Son maître, qui avoit eu d'abord tant de peine à modérer son ardeur, en éprouvoit maintenant bien davantage à la faire renaître. En vain il lui racontoit les effets merveilleux de la peinture, et les anectodes intéressantes de la vie des grands artistes. Il lui avoit amené un jeune élève qui revenoit de Rome, pour l'entretenir des superbes tableaux qu'il avoit étudiés en Italie. Celui-ci, en exprimant son admiration, employoit des mots italiens, selon qu'ils lui sembloient plus prompts ou plus heureux pour rendre sa pensée. Ses sons nouveaux pour l'oreille de Zéphirin l'eurent à peine frappé, qu'il jugea tout de suite qu'il étoit bien plus agréable de parler une langue vivante que de faire des têtes, qui, tout expressives qu'elles fussent, ne parleroient jamais. Il courut faire part de cette réflexion à son père, qui le vit, avec

peine, renoncer à un talent agréable qu'il avoit desiré avec tant de passion ; mais il ne voulut point contrarier ce nouveau goût ; et, le jour d'après, Zéphirin eut un maître de langue italienne pour remplacer le maître de dessin.

Je lui dois publiquement cette justice, que ses progrès furent, dans les premiers jours, aussi soutenus que sa constance. Toutes les difficultés de la grammaire cédoient à la facilité de sa pénétration, Il raffoloit d'un langage si plein de douceur et d'harmonie. On l'entendoit sans cesse le parler à tous les gens de la maison, sans s'inquiéter s'ils pourroient le comprendre. Il appeloit *vostra Signora* la cuisinière, et *Cor mio* le portier. La traduction italienne de Télémaque commençoit à lui devenir presque aussi familière que l'originale. En cherchant un livre plus difficile dans la bibliothèque de son papa, un Don Quichotte espagnol lui tomba sous la main. Don Quichotte ! l'ami de ses premières lectures ! Oh ! quel plaisir de pouvoir goûter les

admirables proverbes de son naïf écuyer, assaisonnés de tout le sel de leur langue naturelle ! Les graves discours de Mentor valoient-ils les plaisantes reparties de Sancho ? Et Calypso, abandonnée par Ulyssse, malgré les plaisirs de son île enchantée, pouvoit-elle inspirer autant d'intérêt que l'incomparable Dulcinée, pour qui son amant alloit conquérir des royaumes ? Cette entreprise demandoit du courage. Il falloit sans cesse batailler contre des mots inconnus, comme le chevalier de la Triste-Figure contre les troupeaux et les moulins. Il se tira cependant avec autant de gloire que lui de cette première campagne. Mais, vous le dirai-je ? avant la seconde sortie du héros de la Manche, Zéphirin étoit déjà sorti de l'espagnol pour entrer dans l'anglais, qu'il abandonna bientôt pour l'allemand; en sorte qu'au bout de l'année, il parloit déjà quatre langues vivantes, mais si peu de chacune, et les mêlant de telle façon dans ses discours, qu'il auroit fallu lui composer un auditoire de députés de ces

quatre nations, pour s'interpréter l'un à l'autre ce que chacun auroit pu saisir par lambeaux dans le décousu de ses périodes.

L'adresse dans les exercices du corps semble prêter un nouveau charme à la culture de l'esprit; et les connoissances les plus étendues ne peuvent, aux yeux de la société, faire pardonner les gaucheries. Zéphirin en avoit fait une épreuve assez désagréable. On avoit donné un petit bal le jour de la fête de son papa, où, malgré son érudition, il avoit brouillé toutes les danses. Il voulut s'instruire à y figurer suivant les principes de l'art. Mais à peine commençoit-on à lui montrer les pas du menuet, que les entrechats lui tournèrent la tête. Ce qu'il desiroit le plus vivement d'apprendre dans chaque leçon, étoit précisément ce qu'on ne devoit pas encore lui enseigner. Toujours avide de ce qu'il ignoroit, et mécontent de ce qu'il avoit appris, rien ne pouvoit s'arranger dans sa mémoire. Il s'avisoit quelquefois de vouloir faire des *chassés*

dans les rondes. Un rigodon ne lui coûtoit rien à figurer pour un pas grave, ni un balancé quand il étoit question du moulinet; et il n'avoit jamais besoin que le violon changeât d'air pour commencer à lui seul un *pot-pourri*; ce qui le rendoit insupportable aux jeunes demoiselles.

Pour se remettre un peu dans leur esprit, il mit dans le sien d'apprendre la musique, afin de pouvoir les accompagner dans leurs chants, ou à leur clavecin. Mais par quel instrument commencer? A l'en croire, rien n'étoit si aisé que de s'exercer sur tous à la fois. Néanmoins son père ne jugea pas à propos d'en risquer l'épreuve, et ne lui laissa que la liberté de choisir. Au milieu de ses incertitudes, il crut devoir prendre, par forme d'essai, le violon; et il ne se décida pour la flûte que six mois après, lorsqu'il commençoit passablement à connoître son manche, et à manier légèrement son archet.

Cependant l'instabilité de ses idées et l'inconstance de ses goûts donnoient de

vives alarmes à son père, quoique l'aveuglement d'un cœur paternel ne lui fît attribuer ces défauts qu'à la seule jeunesse de son fils. Dans la vue d'en avancer plus promptement la maturité, par l'observation et l'expérience, il résolut de lui faire visiter une partie de l'Europe. Zéphirin ne demandoit pas mieux que de se déplacer. Les relations des voyageurs avoient toujours été sa lecture favorite; et son imagination l'avoit mille fois transporté dans les contrées qu'ils avoient parcourues. Le récit que je lui avois fait, à mon retour d'Angleterre, de l'accueil gracieux que j'y avois reçu; les tableaux que je me plaisois, par reconnoissance, à lui retracer de ce pays célèbre par sa culture, ses fabriques et son commerce, où l'on jouit du spectacle si touchant de voir toutes les vertus royales et humaines assises sur le trône, avec la beauté, la jeunesse et les graces à l'entour; les lettres que je lui offrois pour mes dignes amis, madame de la Fite, MM. de Luc, Wilkes et Hutton,

et la famille de Burney (1) si favorisée de la nature, par la réunion des qualités aimables et des grands talens ; enfin les vœux ardens qu'il m'entendoit former pour voir cette nation et la nôtre, unies aujourd'hui par la paix, ajouter à ces nœuds une étroite alliance, pour s'en-

---

(1) On ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que la maison habitée autrefois par Newton, et dans laquelle on voit encore son observatoire, est occupée aujourd'hui par miss Burney, auteur d'*Evelina* et de *Cecilia*. Cette demeure semble être le temple du Génie, d'où, après nous avoir éclairés sur les mystères des grands mouvemens de l'univers, il revient, après cent ans, nous éclairer d'une aussi vive lumière sur les mouvemens les plus profonds du cœur humain.

M. le docteur Burney, père de miss Burney, est connu dans toute l'Europe savante par une excellente *Histoire de la Musique ancienne et moderne*, où les agrémens du style et l'intérêt des anecdotes se trouvent réunis à des idées ingénieuses et à des vues utiles.

richir mutuellement par un libre échange de leurs productions et de leurs lumières, et forcer au repos, par l'image de leur bonheur autant que par la terreur de leurs forces, le reste de la terre: toutes ces peintures et ces sentimens enflammant son enthousiasme naturel, lui firent desirer de commencer par cette île fameuse le cours de ses voyages; et ce fut avec une joie difficile à vous exprimer, qu'il vit arriver le moment fixé pour son départ, sous la conduite d'un gouverneur aussi sage que plein de dévouement pour sa famille.

Il faudroit avoir parcouru ces belles routes du comté de Kent, semées de jolis villages, et bordées de terre en riche culture, ou de jardins délicieux, pour se former une idée de l'impression que cette vue produisit sur notre jeune voyageur. La rapidité de ses pensées ne pouvoit suffire à tout ce qui le frappoit dans cette succession de tableaux intéressans. Le noble spectacle du travail et de l'industrie élevoit son esprit, autant que

les douces images de l'aisance et de la fertilité attendrissoient son ame. Une extase continue le conduisit jusqu'aux portes de Londres, où il entra vers la nuit, pour jouir d'un coup-d'œil encore plus ravissant pour son âge, dans le concours nombreux du peuple, la largeur imposante des rues, et l'éclat de leur illumination. Il employa les premiers jours après son arrivée à parcourir les différens quartiers de cette ville superbe. La magnificence des places publiques qui l'embellissent à l'une de ses extrémités ; la multitude innombrable de vaisseaux rassemblés à l'autre sur la rivière majestueuse dont elle est baignée ; la masse fière des ponts qui la traversent, pour aboutir à des dehors d'un aspect enchanteur ; dans l'intérieur, la décoration brillante des boutiques, ces larges trottoirs, où vous rencontrez toujours en foule autour de vous les deux objets les plus intéressans de la nature animée, de beaux enfans et de belles femmes parés de la fraîcheur et de la propreté d'un ha-

billement simple, mais élégant; quelles sensations toutes ces beautés réunies durent produire, dans leur premier effet, sur une ame ardente et facile à s'exalter, puisqu'elles ont été pendant plus d'un an le sujet continuel de mon admiration, et qu'elles se représentent encore sous des couleurs si vives à mon souvenir!

Leur impression ne fut pas de si longue durée sur Zéphirin. Son avide curiosité une fois satisfaite, il n'éprouva plus que de la langueur et de la satiété. Son gouverneur s'en apperçut, et lui proposa de visiter les endroits les plus remarquables des provinces. Zéphirin, dans l'excès de sa joie, ne lui répondit qu'en le pressant d'envoyer arrêter des chevaux de postes pour le lendemain.

Je ne les suivrai point dans toute l'étendue de leur course, de peur de vous fatiguer. Je ne m'arrêterai un instant avec eux qu'à Richemond et à Windsor, parce que ces deux noms seront un jour précieux à votre mémoire, par les vers admirables qu'ils inspirèrent à deux grands poëtes

poëtes (Thomson et Pope) qui les ont célébrés. Ils ont encore un charme de plus pour la mienne, en me rappelant un bon roi, l'ami éclairé de toutes les sciences et de tous les arts, qui a formé les rians jardins du premier de ses beaux lieux, et une reine auguste, qui passe la plus grande partie de l'année dans le second, occupée à couronner par sa tendresse la félicité de son époux, et à mériter, par ses soins maternels, par ses vertus et sa bienfaisance, les adorations de ses enfans et de tout un peuple qui sait apprécier le bonheur de la posséder.

Des tableaux aussi intéressans que ceux qui avoient tant charmé Zéphirin dès son arrivée, se retraçoient bien toujours devant lui : par-tout il retrouvoit des objets aussi dignes de remplir son esprit, que de captiver ses regards; mais il étoit dans son génie de ne desirer jamais que ce qui étoit hors de sa portée, et de ne se plaire que dans les lieux dont il étoit éloigné. Ce qui l'occupoit le plus vivement en

Angleterre étoit, ainsi qu'il s'extasioit à la nommer, la céleste Italie. Il n'avoit cherché que le Capitole au milieu de la Tour de Londres : il poursuivoit maintenant la Calabre dans le comté de Cornouailles. Son gouverneur avoit épuisé toutes sortes de moyens pour le guérir de cette inquiétude : il craignit bientôt que son élève ne gagnât à ces remèdes que la consomption, et il appuya ses instances auprès de son père, pour en obtenir la permission de courir après cette Italie, le dernier terme de ses vœux, comme autrefois de ceux des Troyens fugitifs.

A l'exception de la traversée du Pas-de-Calais, toutes les courses de Zéphirin s'étoient faites sur la Terre-ferme, et il y avoit près de deux mois qu'il arpentoit les grands chemins. C'en étoit assez pour que les voyages ne lui présentassent plus d'agrémens que dans la navigation. Son gouverneur, fondant quelques espérances sur cette épreuve pour dompter un peu son caractère, feignit de trouver autant

de raison que lui dans cette nouvelle fantaisie; et ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui faisoit voile vers la Toscane.

Zéphirin passa le premier jour sur le tillac, sans pouvoir détacher ses yeux de la mer, dont les vagues mollement agitées sembloient venir se jouer autour de son navire. Le lendemain il étoit encore si fier à ses propres yeux d'avoir osé tenter cette expédition, que l'orgueil de son courage le soutint assez bien contre les premières surprises de l'ennui. Mais dès le troisième jour, et le profond ravissement où l'avoient plongé les beautés de la mer, et son enthousiasme de lui-même, l'abandonnèrent. Il ne sentit que les dégoûts de son entreprise; il appeloit la terre de tous les cris de son cœur. Malheureusement elle se trouvoit alors trop éloignée pour se prêter à son caprice; et ceux de l'Océan, un peu plus respectables que les siens, étoient les seuls dont s'occupoient les matelots. Il lui fallut donc prendre patience, ou plutôt s'impatienter

de toutes les manières, jusqu'au débarquement.

Heureux pouvoir de l'imagination, qui, dans les doux prestiges de l'espérance, nous dérobe le souvenir de nos maux ! Zéphirin oublia tous les siens sur le rivage. Il venoit enfin de l'aborder, cette contrée fameuse, trésor de toutes les richesses de la nature et des arts. Après deux jours de repos à Livourne, il partit pour Florence. Il savoit que la superbe galerie de cette ville y prolongeoit involontairement le séjour des voyageurs. On lui montroit des curieux qu'elle retenoit depuis six mois, en dépit des belles résolutions qu'ils formoient chaque jour de s'en arracher. Une telle conduite ne lui parut pas si étrange au premier coup-d'œil qu'il jeta sur cette superbe collection de chef-d'œuvres. Peut-être même auroit-il conservé cette opinion jusqu'au bout de la galerie, sans l'image qui vint tout-à-coup s'offrir à son esprit, de Saint-Pierre de Rome et de la bibliothèque du Vatican. Ces deux objets le tourmen-

tèrent toute la journée, en s'agrandissant sans mesure dans sa tête. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur leurs dimensions, il pressa, dès le soir, son gouverneur d'aller les vérifier eux-mêmes. Qu'on ne me parle point de ces observateurs éternels, auxquels un siècle pourroit à peine suffire pour l'examen de chaque merveille. Zéphirin, au bout de trois jours, étoit sûr de n'avoir laissé rien échapper de tout ce qu'il y a de remarquable dans l'ancienne capitale du monde; encore avoit-il trouvé dans les intervalles le temps d'arranger fort propement sa valise pour Naples où il brûloit déjà de se rendre. Ce n'étoient point cependant les beautés particulières de cette ville qui tentoit le plus vivement sa curiosité. Il avoit traversé tant de cités magnifiques depuis quelque temps; mais toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors, étoient élevées sur le niveau de la terre. Herculanum et Pompéïa se trouvoient au contraire ensevelies dans ses entrailles. Des villes souterraines étoient désormais les seules

qui pussent l'intéresser. La fécondité romanesque de son imagination lui faisoit arranger de mille manières l'événement terrible qui les avoit réduites à cet état. Il fut surpris, en y descendant, de s'être passionné pour un amas de ruines et de décombres; car il n'y vit alors rien de plus, malgré les beaux restes que le temps en a conservés. Un autre auroit au moins trouvé quelque consolation, en admirant à Naples un des plus beaux ports de l'Europe. Mais Zéphirin ne pouvoit le voir, sans lui opposer aussitôt dans sa pensée les ports d'Amsterdam, de Bordeaux et de Constantinople, à qui l'éloignement faisoit prendre l'avantage dans ses comparaisons. Quant à cette montagne brûlante qui domine la ville, et qui ajoute tant d'intérêt à sa situation pittoresque, en la menaçant sans cesse de la couvrir des cendres et des feux qu'elle vomit, n'étoit-il pas reconnu, de l'aveu de tous les voyageurs, que l'Etna l'emporte de beaucoup sur le Vésuve? Et les suites désastreuses de sa

dernière éruption ne réunissoient-elles pas sur lui seul tous les sentimens divers d'admiration et d'effroi qu'un volcan peut exciter ? Ainsi, dans cette belle contrée qu'il avoit si vivement desiré de parcourir, Zéphirin n'avoit plus qu'une seule ville dont l'aspect pût le dédommager des fatigues de son voyage. C'étoit la singulière Venise, s'élevant du sein des lagunes avec ses cinq cents ponts, ses canaux et ses gondoles. Il est vrai que, pour y parvenir, il lui falloit traverser l'Italie dans presque toute sa longueur ; mais son imagination, dont l'audace applanissoit tous les obstacles, le servoit aussi bien par sa mobilité pour rapprocher toutes les distances ; et il ne prit que le temps de faire son paquet, pour fixer le moment de se mettre en route vers l'Etat vénitien.

Je crains, mes chers amis, que vous n'ayez peut-être déjà soupçonné son gouverneur d'une lâche complaisance, en le voyant céder avec tant de foiblesse à toutes les boutades de son élève. Je

me vois réduit, pour le justifier, à vous révéler ici un secret de famille, dans la confiance que je prends en votre discrétion.

Pendant tout le cours de ses voyages, Zéphirin avoit écrit régulièrement à son père, et celui-ci avoit toujours remarqué que ses lettres étoient pleines d'expressions de dégoût au sujet des lieux d'où elles étoient datées, et d'enthousiasme pour ceux qu'il étoit prêt à visiter. De cette manière, il étoit clair que chaque pays, après lui avoir présenté de loin des espérances agréables, ne lui avoit offert, pendant le séjour, que des sujets de mécontentement et d'ennui. Ces observations, jointes à celles qui venoient de la part du gouverneur, et qui en confirmoient la justesse, ainsi que vous seriez prêts sans doute à le témoigner vous-mêmes d'après ce que vous venez de lire, lui donnèrent à juger que son fils n'étoit pas d'un caractère, ou dans une disposition propre à lui faire recueillir un grand fruit de ses voyages. Cependant il ne vou-

loit point, en le rappelant brusquement auprès de sa personne, lui fournir le prétexte de se plaindre un jour que ce rappel eût fait manquer l'objet d'instruction qu'on s'étoit proposé. Seulement il avoit recommandé au gouverneur de ne point contrarier les caprices de son fils, qui tendoient à le ramener dans sa patrie. C'est ainsi que Zéphirin, après avoir vu, en courant, Venise, Turin, la Suisse et la Hollande, toujours avec la même précipitation et la même légéreté, n'aspiroit plus, par un nouveau trait d'inconstance, qu'à retourner auprès de ces foyers avant le temps qu'il avoit demandé lui-même pour ses courses.

Un père est toujours père. C'est assez vous dire combien celui de Zéphirin s'émut en le revoyant. Mais pourquoi n'ai-je pas à vous peindre ces transports, cette ivresse d'un cœur paternel, au moment où lui est rendu un enfant digne de sa plus vive tendresse ? Pourquoi n'ai-je pas à vous les représenter dans les bras l'un de l'autre, muets de ravisse-

ment, et se baignant de leurs larmes confondues, le père orgueilleux des nouvelles perfections qu'il reconnoît dans son fils, celui-ci tout fier de les étaler devant les yeux de son père, comme un gage de reconnoissance pour son amour? Que j'aurois été heureux de vous offrir cette scène touchante, même avec le regret d'en affoiblir la peinture! Et pour vos parens et pour vous, quelle source d'émotions délicieuses d'y retrouver l'expression naïve des sentimens dont vous êtes mutuellement pénétrés! Il ne tenoit qu'à Zéphirin de nous procurer à tous ce bonheur, en profitant mieux des soins prodigués à ses premières années. Que lui auroit-il manqué dans son éducation pour cultiver ses talens, et perfectioner ses connoissances, s'il avoit eu le courage de chercher à vaincre l'inquiétude de son caractère, et de s'assujettir à une application plus constante et plus soutenue? Au lieu de ce goût volage, qui, le portant d'études en études, le forçoit de dévorer les difficultés attachées à leurs prin-

cipes, sans lui laisser jamais le temps de sentir dans aucune le charme de ses progrès; au lieu de ces illusions mensonères, qui ne décoroient si magnifiquement à ses yeux les objets éloignés, que pour lui représenter les objets présens sous des couleurs plus sombres; au lieu de ces mécontentemens et de ces dégoûts qu'il devoit éprouver sans cesse, en ne voyant de près que sous des traits affoiblis les images qu'il s'étoit exagérées dans la perspective, quelle foule de plaisirs purs et de jouissances délicieuses auroient pu remplir son esprit et son cœur! Sans parler de cette satisfaction si douce, qu'un enfant bien né goûte à surpasser les espérances de sa famille, ne considérons que la félicité personnelle qui auroit été son partage, puisqu'aussi-bien le sentiment le plus profond et le plus constant de la nature en eût fait la félicité suprême pour son père.

Vous l'avez vu, dès l'enfance, également avide d'instruction et de talens aimables, se livrer à leur poursuite avec

une ardeur effrénée, et croyant tout emporter du premier effort, après avoir lutté courageusement contre les difficultés les plus décourageantes, leur céder au moment où il était près d'en triompher. Aidé de ses dispositions naturelles, soutenu par les éloges de ses parens, avec un peu plus d'empire sur lui-même, il auroit successivement acquis tout ce qui pouvoit contribuer à répandre le charme le plus doux sur le reste de sa vie. Sa raison mûrie de bonne heure par l'étude, et le goût qu'il auroit pris à des délassemens agréables, auroient préservé sa jeunesse des inquiétudes qui la tourmentent, et des ennuis qui la dévorent dans sa fleur. Les principes qu'il se seroit formés sur les beaux arts, joints à l'habitude de les cultiver, ne lui auroient laissé rien voir avec indifférence dans ses voyages. Les chef-d'œuvres de tout genre étalés à ses regads, en satisfaisant sa curiosité, lui auroient donné de nouvelles lumières. Son esprit auroit pris plus d'étendue en voyant un plus grand nombre d'objets, plus

plus de justesse en étudiant leurs différences et leurs rapports, une connoissance plus profonde des hommes, en observant leurs mœurs et leurs caractères en diverses contrées. Accueilli par les étrangers, si flattés de l'empressement qu'un jeune homme instruit de leur langage témoigne à visiter leur patrie, son passage dans chaque pays lui auroit attiré les prévenances les plus flatteuses et les égards les plus touchans. Admis en des sociétés distinguées, il y auroit puisé cette politesse insinuante et ces manières affables qui, par leur réunion à des qualités essentielles, désarment l'envie, et savent concilier le tendre intérêt de la bienveillance avec le respect de la considération. Il ne seroit rentré dans sa patrie qu'en laissant par-tout sur ses traces des regrets de son éloignement, en faisant naître dans le cœur de tous ses amis la joie la plus vive de son retour, et dans celui de ses parens les espérances les mieux fondées sur sa fortune.

Combien Zéphirin se trouvoit alors

éloigné de cette position brillante, où sembloit devoir le porter si naturellement sa destinée! Dans toutes les villes qu'il avoit parcourues à tire-d'ailes, il n'avoit eu de relation qu'avec les hôtes chez lesquels il étoit allé se reposer un moment des fatigues de son vol. Ses concitoyens n'avoient rien à se promettre des foibles connoissances qu'il avoit recueillies; son père voyoit toujours ses vues trompées; et ses amis?.... mais son inconstance lui avoit-elle jamais permis de jamais s'en attacher? Zéphirin n'avoit point d'amis. Le malheureux! que je le plains, en songeant, ô mon cher Garat! que ce fut dans un âge aussi tendre que se forma entre nous cette amitié qui ne s'est jamais altérée un seul instant, et qui nous porteroit aujourd'hui, comme dans la première chaleur de sa naissance, à confondre nos fortunes et nos vies, pour les partager par une égale moitie! Que j'aime à me les rappeler, ces doux momens de notre jeunesse, où les mêmes goûts et les mêmes sentimens rapprochoient

nos cœurs par tous les points qui pouvoient les unir! avec quelle rapidité s'écouloient les journées entre nos confidences et nos études! Point de plaisirs ou de peines qui ne fussent communs à tous les deux. Voisins à la ville, voisins à la campagne, pendant huit années il ne fut presque pas un seul jour où le besoin d'être ensemble ne nous portât l'un vers l'autre. Combien de larmes nous coûta notre séparation! En te précédant dans la capitale, avec quelle ardeur t'y appeloient mes vœux! et quelle fut, au bout de trois ans, la joie que nous éprouvâmes à nous réunir? Aujourd'hui, dans nos entretiens, si quelques circonstances nous ramène à ces charmantes promenades que nous faisions si souvent le long d'une belle rivière, à ces hautes collines, où un Gessner, un Thomson, un Saint-Lambert à la main, nous jouissions à la fois de tous les charmes de l'amitié, de la poésie et de la nature, quelle douceur de nous retrouver toujours dans les mêmes senti-

mens, et de nous reposer sur la ferme confiance qu'ils ne s'éteindront que dans notre tombe ?

O vous, mes jeunes lecteurs ! devant qui mon ame vient de se répandre, vous me pardonnerez cet épanchement que je n'ai pu retenir ! Ah ! si vous aviez un ami comme le mien ! si vous l'aimiez, si vous en étiez aimé comme moi ! Et puis, n'ai-je pas quelques droits à vous parler de ce qui m'intéresse ! Seroit-ce en vain que vous auriez attaché à ma personne le titre sous lequel je vous ai présenté cet ouvrage ? Non, rien de ce qui peut toucher l'un de nous ne sauroit désormais être indifférent à l'autre. Nous sommes unis par des nœuds qui ne seroient rompus, de votre part ou de la mienne, que par une ingratitude bien coupable. Si les soins que je prends de former votre esprit et votre cœur ont quelque prix à vos yeux, ne vous dois-je pas à mon tour la plus tendre reconnoissance ? Des bergers, des amans plaintifs, avoient bien jusqu'ici peuplé ma

retraite ; mais à ces objets touchans, vous en êtes venu joindre de plus intéressans encore. Graces à vous, je ne vois rien que de ſrais et de riant dans la nature. Que je me plais à m'entourer de vos douces physionomies, où se peignent, avec une expression si gracieuse, la gaîté, l'innocence et la candeur ! C'est vous que mon imagination rassemble, sans cesse à mes côtés. C'est de votre bouche que je recueille ces traits naïfs qui vous font sourire, et ces sentimens tendres ou généreux qui font couler vos larmes, ou qui impriment à vos jeunes pensées un caractère de noblesse et d'élévation. Venez, que je vous présente à la patrie, lui portant chacun dans vos mains une fleur d'espérance. Son attente ne sera point trompée. Non, vous ne serez pas méchans comme ces hommes dont j'ai lu l'histoire. Ils n'avoient pas eu d'ami pour les mener au bien par la voie du plaisir ; et vous en avez un qui fait de ce devoir tout le bonheur de sa vie. Souvenez-vous donc toujours de lui ;

mais, pour vous en souvenir comme il le desire, que sa mémoire se lie à vos vertus. Il me semble déjà la recevoir, cette récompense flatteuse. Je vous entends aujourd'hui répéter mon nom dans vos jeux; je vous entends dans l'avenir l'apprendre à vos enfans, assis sur vos genoux; et je vous vois caresser vos petits-fils, qui viennent vous le bégayer dans votre vieillesse.

LA FLATTERIE.

Mme DE LAURENCÉ, DELPHINE sa fille.

DELPHINE.

O MA chère maman ! embrassez-moi bien vîte, pour la bonne nouvelle que je viens vous annoncer.

Mme DE LAURENCÉ.

Qu'est-ce donc, ma fille ?

DELPHINE.

C'est la connoissance la plus agréable du monde que je vous procure. Une demoiselle charmante, Léonor de Tourneil. Elle doit venir tout-à-l'heure.

Mme DE LAURENCÉ.

Ici ? J'avois pensé que pour être admise en ma maison, c'étoit à moi qu'il falloit s'adresser la première.

DELPHINE.

Il est bien vrai, maman ; mais j'étois si sûre du plaisir que vous auriez de l'avoir dans votre société, que j'ai cru

pouvoir, dans cette circonstance, passer un peu sur l'étiquette.

Mme DE LAURENCÉ.

Est-ce le nom que vous donnez à votre devoir ? Je connois bien à ce trait votre légéreté ordinaire ; mais je ne reconnois point, dans le procédé de cette demoiselle, la réserve d'une jeune personne que vous devez desirer d'avoir pour amie. Il me semble qu'elle auroit dû attendre mon aveu.

DELPHINE.

Oh! c'est qu'elle étoit si impatiente de vous offrir son hommage ! Vous ne savez pas tout ce qu'elle pense d'avantageux sur votre compte.

Mme DE LAURENCÉ.

Comment peut-elle me connoître. Je ne l'ai vue qu'une fois, dans une visite de cérémonie que j'ai rendue à sa mère.

DELPHINE.

Eh bien, il ne lui en a pas fallu davantage pour vous apprécier. Elle m'a fait un portrait de vous si brillant, que j'en ai

senti encore plus d'orgueil d'être votre fille.

Mme DE LAURENCÉ.

Et sans doute qu'avec ce talent de peindre, elle vous aura fait aussi le tableau de vos perfections?

DELPHINE.

Je ne sais, mais vous ne sauriez imaginer combien de choses heureuses elle a démêlé dans mon caractère, que je n'y avois pas encore vues moi-même.

Mme DE LAURENCÉ.

Et que vous y voyez apparemment aujourd'hui?

DELPHINE.

C'est que c'est si frappant! si frappant!

Mme DL LAURENCÉ.

Vous me feriez craindre que, dans le dénombrement de vos qualités, elle n'eût oublié la modestie.

DELPHINE.

Vous pensez badiner, peut-être? et cependant elle étoit presque tentée de m'en faire un reproche. Elle est pourtant

convenue à la fin qu'elle m'étoit plus nécessaire qu'à une autre, pour me faire pardonner mes talens.

Mme DE LAURENCÉ.

Je n'ai qu'à vous féliciter sur toutes ces belles découvertes.

DELPHINE.

Mais, maman, elle a rencontré si juste pour vous ! Il faut bien qu'elle ne se trompe pas de beaucoup sur moi-même ! Oh ! c'est une charmante demoiselle !

Mme DE LAURENCÉ.

Je ne m'étonne plus que vous en soyez si entichée.

DELPHINE.

Le moyen de ne pas l'aimer ! Elle est d'une humeur si gracieuse ! Vous n'entendez jamais sortir que des paroles obligeantes de sa bouche.

Mme DE LAURENCÉ.

Avez-vous eu souvent occasion de la voir ?

DELPHINE.

Deux fois seulement, chez les demoiselles de Lassy. Elle a beaucoup d'amitié

pour elles ; mais elles ne me paroissent pas y répondre avec assez de reconnoissance. Leur trouvez-vous infiniment de pénétration, à ces demoiselles ? Depuis quatre ans que je les vois, elles n'ont pas eu le secret de me connoître aussi bien que mademoiselle de Tourneil au bout de trois jours.

Mme DE LAURENCÉ.

Et comment avez-vous fait cette remarque ?

DELPHINE.

C'est qu'elles ont imaginé quelquefois me surprendre de petits défauts dont je me flatte cependant d'être exempte. Je les croirois un peu envieuses.

Mme DE LAURENCÉ.

Il m'arrive assez souvent de prendre à votre égard la même liberté. Vous me supposez donc aussi jalouse de votre mérite ?

DELPHINE.

Oh ! c'est bien différent ! Vous ne m'en parlez, vous, que par amitié, et pour me rendre plus parfaite. Mais....

Mme DE LAURENCÉ.

Pourquoi ne prêteriez-vous pas des intentions aussi tendres à vos amies? Sans avoir un si vif intérêt que votre famille à vous voir acquérir des vertus, ne doivent-elles pas le desirer très-ardemment, afin que les nœuds qui vous unissent dès votre enfance puissent se resserrer de plus en plus pendant le cours de votre vie entière? D'ailleurs je les connois assez pour être sûre que, dans leurs observations et dans leurs conseils, elles ont gardé tous les ménagemens que se doivent de bonnes amies.

DELPHINE.

C'est qu'elles n'avoient que des bagatelles à me reprocher.

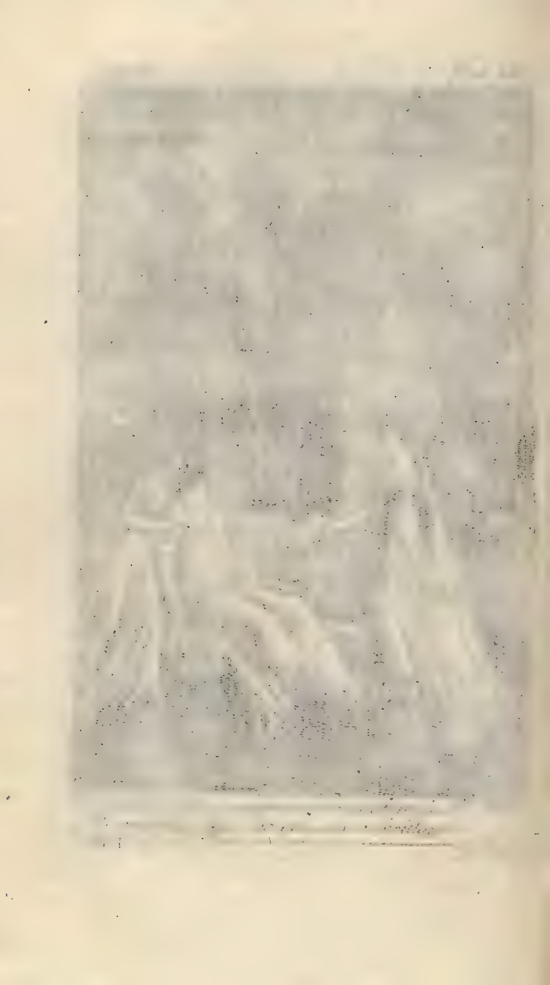
Mme DE LAURENCE.

Votre amour-propre est très-ingénieux à prendre le change sur leur délicatesse; et je n'y vois que plus de raisons de desirer que vous sachiez mettre un plus grand prix à leur attachement. Je suis persuadée que personne au monde, après vos pa-



Je ne suis plus surprise que mademoiselle votre fille possède déja des qualités si brillante....

Monnet del. F. Dennonchy sc.



rens, n'est plus digne d'occuper une place distinguée dans votre cœur.

DELPHINE.

Oh! je suis bien sûre que mademoiselle de Tourneil a déjà pour moi autant d'amitié. Mais j'entends du bruit dans l'antichambre. C'est elle! c'est elle! Que je suis contente! Vous l'allez voir.

Mlle DE TOURNEIL *s'avance d'un air hypocrite.*

Daignez me pardonner, madame, si j'ai pris la liberté de m'introduire auprès de vous sans en avoir obtenu votre agrément. Mais dans toutes mes sociétés j'ai entendu parler de vos vertus avec tant d'éloges, que je n'ai pu résister au desir de vous apporter le tribut de mes respects. Je ne suis plus surprise que mademoiselle votre fille possède déjà des qualités si brillantes.

DELPHINE, *bas à l'oreille de sa mère.*

Eh bien, maman?

Mme DE LAURENCÉ.

Voilà un compliment fort bien arrangé

mademoiselle. Il est vrai qu'il nous toucheroit davantage de la part d'une personne d'un âge plus mûr pour nous juger, et qui seroit plus à portée de nous connoître ; sur-tout si elle avoit la délicatesse de nous l'exprimer par ses égards pour nous, au lieu de venir nous le débiter cavalièrement.

Mlle DE TOURNEIL, *un peu confuse.*

Comment se refuser à peindre ce que vous inspirez aussitôt qu'on a le bonheur de vous voir? Ah! si j'étois fille d'une mère aussi respectable!

Mme DE LAURENCÉ.

Croyez-vous, mademoiselle, que ce vœu soit fort respectueux pour votre maman?

Mlle DE TOURNEIL.

C'est que je ne sais de quelle manière vous exprimer mon admiration. J'ai beau chercher de toutes parts, je ne trouve pas de femmes qui puissent vous être comparées. Et mademoiselle de Laurencé, quelle jeune personne de son âge oseroit le lui disputer pour les graces,

les talens et l'esprit! Je ne suis point sujette à me prévenir, même en faveur de ceux que j'estime. Par exemple, j'ai de l'amitié pour mesdemoiselles de Lassy, et je voudrois pouvoir m'aveugler sur leurs défauts; mais comme elles sont gauches, froides et pincées auprès d'elle!

Mme DE LAURENCÉ.

Vous oubliez sans doute qu'elles sont amies de ma fille, et que cette peinture, qui leur convient si peu, doit nous offenser. On m'a d'ailleurs rapporté que vous les avez mille fois accablées des louanges les plus pompeuses sur leurs agrémens.

DELPHINE.

Il est vrai, maman, je ne la reconnois plus. Hier encore, elle leur faisoit toutes sortes de caresses.

Mme DE LAURENCÉ.

Je vois bien que ce n'est pas une raison pour que mademoiselle les traite aussi favorablement hors de leur présence.

Mlle DE TOURNEIL.

On n'aime pas à dire aux gens des vérités désagréables. On ne se permet de parler de leurs défauts qu'à ses véritables amies.

Mme DE LAURENCÉ.

J'ignore si ma fille doit faire un grand cas de cette distinction ; mais je craindrois fort à sa place de devenir à mon tour le sujet d'une pareille confidence de votre part à quelques autres de vos véritables amies ; car sûrement vous ne devez pas en manquer de cette espèce.

Mlle DE TOURNEIL.

Quelle idée avez-vous donc de moi, madame ? J'aime trop sincèrement mademoiselle Delphine.

Mme DE LAURENCÉ.

Eh bien ! puisqu'il est question de sincérité, mademoiselle, je vous dirai que, n'étant point prévenue de votre visite, et n'ayant aucun droit de l'attendre, j'avois destiné cette soirée à m'entretenir avec ma fille sur plusieurs points importans de son éducation. Je crois ne devoir

pas différer un moment de plus ce que j'ai à lui dire sur le danger d'une folle crédulité, aussi-bien que sur l'indignité d'une basse flatterie; et je craindrois que de tels sujets n'eussent de quoi vous déplaire. Quand nous serons parvenues l'une et l'autre au point de perfection qu'il vous a plu de nous supposer, nous croyons pouvoir, sans péril, recevoir vos éloges; alors j'aurai l'honneur de vous en faire avertir. Mille complimens, e vous prie, à madame votre mère.

Mlle DE TOURNEIL, *en se tetirant d'un air confondu.*

Votre servante, madame.

DELPHINE.

O maman, comme vous l'avez reçue!

Mme DE LAURENCÉ.

Lui dois-je des égards, lorsqu'elle ose venir nous insulter jusque dans notre maison?

DELPHINE.

Nous insulter, maman?

Mme DE LAURENCÉ.

N'est-ce pas un outrage que de se jouer de nous ? et n'est-ce pas s'en jouer avec la dernière effronterie, que de nous prodiguer les louanges les plus fausses et les plus ridicules ? pensez-vous qu'elle vous croie dans son cœur un prodige de graces et de talens, comme elle n'a pas rougi de vous appeler en face ? Navoit-elle pas tenu le même langage à mesdemoiselles de Lassy, et n'avez-vous pas entendu comme elle les a traitées ? N'avez-vous pas entendu par quelle adulation dénaturée elle vouloit m'exalter aux dépens de sa mère ? Je ne sais comment, à ce trait de bassesse, je ne l'ai pas chassée avec tout le mépris et toute l'indignation qu'elle m'inspiroit.

DELPHINE.

Ce seroit un caractère bien affreux !

Mme DE LAURENCÉ.

C'est celui de tous les flatteurs, ces lâches qui osent prétendre à dominer, quand leur petitesse rampante les ravale au dernier rang des hommes.

DELPHINE.

Quoi! vous pensez que mademoiselle de Tourneil aspiroit à me dominer ?

Mme DE LAURENCÉ.

Votre inexpérience vous empêchoit d'appercevoir ses artifices, tout grossiers qu'ils étoient. Mais, en s'insinuant dans votre esprit par des louanges mensongères, quelles étoient ses vues ? d'en usurper l'empire, en vous soumettant au besoin de ses flatteries. Pour régner plus impérieusement sur vous, en vous asservissant tout entière, ne vouloit-elle pas bannir de votre cœur deux jeunes personnes estimables, soit par les ridicules dont elle les flétrissoit à vos yeux, soit par le soupçon d'une secrète jalousie des perfections chimériques dont elle vous décoroit ? Parvenue au point de vous enivrer ainsi de vous-même, qui sait si elle ne vous eût pas porté à rompre le frein de tous vos devoirs, en vous représentant mes avis comme des reproches injustes, les inquiétudes de ma tendresse comme une humeur attrabilaire, et mon

autorité comme une tyrannie? Que seriez-vous alors devenue, abandonnée de vos amis et de vos parens?

DELPHINE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

O ma digne maman! je le reconnois, sans toi j'étois perdue. Ouvre-moi ton sein, presse-moi sur ton cœur. De quel péril tu viens de me sauver!

Mme DE LAURENCÉ, *l'embrassant avec transport.*

Oui, ma chère fille, nous voilà pour jamais rendue l'une à l'autre. Je t'ai vu surprise de me voir sortir tout-à-l'heure de mon caractère, en parlant à mademoiselle de Tourneil avec tant de sécheresse et de dureté: mais tu sais que tout mon bonheur est en toi; juge si j'ai dû frémir de le voir si près d'être empoisonné par ses séductions envenimées. Tu ne peux imaginer encore quelle est la triste condition d'une femme gâtée dès sa jeunesse par la flatterie. En entrant dans le monde avec des prétentions que rien ne peut soutenir, et une opinion démesurée

d'elle-même que personne ne partage, combien d'amertumes il lui faut dévorer ! Ces hommages qu'elle s'attendoit à recueillir, plus son orgueil les commande, plus elle se les voit refuser avec la risée du dédain. Si, dans la présomption qui l'aveugle, un rayon passager de sa raison vient l'éclairer par intervalles sur elle-même, quelle honte de se trouver dépourvue des qualités qu'elle croyoit posséder, et quels remords d'avoir perdu le temps de les acquérir! Où prendroit-elle désormais ses titres aux louanges publiques, à l'amour de son époux et aux respects de sa famille? Pour s'étourdir sur les reproches intérieurs qui la déchirent, ainsi que sur le sentiment importun de sa nullité, elle ne peut souffrir autour d'elle que de vils flatteurs, pareils à ceux qui l'ont égarée; et pour comble d'ignominie, en les méprisant elle se sent digne de leurs mépris. Aigrie par toutes ces humiliations, elle trouve encore un nouveau supplice dans le mérite d'un autre. Il la tourmenteroit même dans

ses propres enfans. Elle ne distingue que ceux qu'elle instruit le plus servilement à caresser sa folie, condamnée au crime de les corrompre pour les aimer.

DELPHINE.

Ah! je vous en conjure, détournez de moi ce tableau, il m'inspire trop d'horreur.

Mme DE LAURENCÉ.

Eh bien! pour reposer tes regards sur de riantes images, peins-toi une jeune femme parée de cette modestie qui donne tant de graces et de cette défiance de ses moyens de plaire qui leur prête un charme si intéressant. Tous jusqu'aux flatteurs, la respectent; tous aiment à lui sourire, jusqu'aux envieux. Avec le talent de se distinguer en faisant valoir ses rivales, elle acquiert l'empire le plus sûr et le plus doux. On croit la voir paroître tous les jours nouvelle, parce que la bienveillance qu'elle inspire se plaît à rechercher ses moindres agrémens. Aidée des conseils délicats de ses amis, elle s'en fait de nouveau chérir comme leur ouvrage.

Les hommages qu'on lui adresse de tous côtés, rehaussent le prix de sa possession aux yeux de son époux, empressé de se rendre plus digne de sa tendresse par la constance et l'ardeur de ses soins. Ses enfans, nourris de ses vertus, n'iront point chercher d'autres modèles. L'épreuve de ses succès personnels la rendra plus propre à diriger leur éducation. Elle saura les mettre en état de goûter le bonheur dont elle jouit. Plus contente chaque jour d'elle-même et de tout ce qui l'entoure, elle coulera la vie la plus heureuse dans ses beaux jours, et se ménagera, pour un âge plus avancé, l'estime et la reconnaissance d'une société fidèle, dont elle aura fait si long-temps les délices.

DELPHINE.

O ma chère maman! faites de moi cette femme heureuse! Oui, je saurai me défier de la flatterie la plus adroite; et si mon amour-propre venoit jamais à s'aveugler, j'irai lui chercher des lumières dans votre prudence et dans votre amour.

COUPLET

Chanté par CAROLINE *à sa maman le jour de sa fête.*

AIR de Florine : *Ce fut par la faute du sort.*

DEUX jeunes plantes, en ce jour,
Que leur rend si cher la nature,
Voudroient bien payer ton amour
Des soins donnés à leur culture.
PAULINE est déjà fleur, dit-on,
Je ne suis pas encore éclose;
Mais ne faut-il pas un bouton
Pour donner du prix à la rose.

REPONSE

RÉPONSE BADINE (*)

A une lettre italienne de ma petite amie CAROLINE.

LA vostra lettera, mia cara Carolinetta, arrivata dalla gioiosa Francia nella pensosa Inghilterra, m'ha procurata una grandissima gioia colla ricordanza della vostra amicizia;

E anchè, perchè scrivete come Cicerone, cche scrisse delle ingegnose lettere, benchè, comparatè alle vostre, sarebbe possibile ch'arrossisse l'oratore celebre delle differenze.

Tutti gli scritti di giovani spiriti,

(*) Dans un entretien que j'avois l'année dernière, sur les langues, avec des Anglais fort instruits, je soutenois qu'il étoit possible d'écrire en italien une page entière, dont chaque phrase ne seroit composée que de mots d'une même terminaison. Je répondis au défi qu'on m'en donna, par cette plaisanterie, où j'ai de plus observé de suivre l'ordre des voyelles.

pieni di sentimenti puri, di gentili pensieri, hanmi nei tempi tutti recati gratissimi piaceri.

Ho provato grandissimo gusto, vedendo vostro progresso dovuto allo bravissimo vostro maestro. Sono, sarò, vivendo, morendo, morto, umilissimo vostro servo, divotissimo vostro amico.

TURLUTUTU.

A. E. I. O. U.

LA CAVERNE DE CASTLE-TOWN.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

Je m'étois éloigné de cent-soixante et dix milles de Londres. J'avois franchi plusieurs montagnes, traversé plusieurs vallées, lorsqu'enfin je me vis près du terme de mon voyage en mettant le pied dans cette partie de l'Angleterre, qu'on nomme le comté de Derby.

Les montagnes qui me restoient à gravir, devenoient plus roides et plus escarpées. Derrière elles j'en découvrois de plus hautes encore, dont la croupe, dépouillée d'arbres, n'est couverte que de bruyères et de gazon, en sorte que d'un assez grand éloignement j'avois déja distingué les troupeaux qui paissoient sur leur pente.

Parvenuau sommet de l'une de ces montagnes, j'apperçus tout-à-coup à mes

pieds une vallée charmante, entrecoupée de ruisseaux, et de tous côtés enfermée par de hautes collines. C'est au fond de cette vallée qu'est situé Castle-Town, petite ville, dont les habitations paroissent annoncer la misère.

Un chemin étroit, qui serpente sur le penchant de la montagne, me conduisit au fond de la vallée, jusque dans une rue de Castle-Town. Je m'arrêtai un moment dans une auberge pour m'y rafraîchir; et je pris le chemin de la caverne, guidé vers son entrée par un petit ruisseau qui va la border en passant, après avoir traversé la ville.

Je suspendois de temps en temps mes pas, pour me livrer aux sentimens qu'excitoit en moi la singularité du spectacle dont j'étois frappé. Entre deux bosquets de la plus belle verdure, je voyois monter jusqu'aux nues un rocher énorme, portant sur sa pointe les tours en ruine d'un antique château. A ses pieds s'ouvroit une vaste caverne, qui ne présentoit qu'un gouffre de ténèbres, en y jetant la vue

d'un endroit éclairé par le soleil brillant du midi.

Je vis bientôt paroître dans cette ouverture un homme qui me demanda si je voulais y descendre. Je le suivis. Le chemin s'inclinoit par une pente peu rapide; et le jour qui venoit de l'entrée se perdoit, par degrés, dans une clarté sombre, semblable à celle du crépuscule d'une soirée d'automne.

Lorsque nous nous fûmes avancés de quelques pas, je fus bien surpris de voir à ma droite, sous la voûte immense du rocher, un village souterrain. C'étoit un jour de fête. Les habitans joyeux se délassoient de leurs travaux de la veille, assis avec leurs enfans devant la porte de leurs chaumières. Je devinai leurs occupations à la vue des grandes roues dispersées de tous les côtés. C'est à fabriquer des cordages que ce peuple ténébreux gagne sa misérable subsistance.

A mesure que nous allions plus avant, l'ouverture qui laissoit parvenir jusqu'à nous la lumière affaiblie du jour sem-

bloit de plus en plus se rétrécir. Elle ne parut bientôt que sous la forme d'une large crevasse ; et les rayons qui la traversoient, teignoient de sombres couleurs la fumée que je voyois encore au loin derrière moi s'élever des cabanes du village.

L'obscurité gagnoit rapidement à chaque pas. Enfin les ténèbres et la voûte du rocher s'abaissèrent presque entièrement autour de nous.

Mon guide, qui me devançoit, ouvrit alors une petite porte. D'une cabane creusée dans le roc, il sortit une vieille femme avec des flambeaux qu'elle nous présenta. Chacun prit le sien, et nous continuâmes notre marche, forcés de nous tenir profondément courbés pendant un assez long espace de chemin. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'au bout de ce passage resserré, je vis tout-à-coup la caverne s'élargir autour de moi, et la voûte s'élever à une hauteur où la lueur de nos flambeaux ne pouvoit atteindre. Je traversois en silence cette vaste étendue,

comme un voyageur égaré sous un ciel ténébreux. J'arrivai sur le bord d'une pièce d'eau assez large, dont les ondes taciturnes, éclairées de nos pâles flambeaux, rendoient une réverbération plus affreuse que les ténèbres. Une petite nacelle étoit attachée au rivage. Mon guide m'y fit descendre; et, s'étant plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture, il fit passer sur son épaule la corde qui retenoit la nacelle, er se mit à la traîner après lui.

Le calme de l'empire des morts régnoit autour de nous. A mesure que j'avançois, je voyois devant moi s'abaisser peu à peu le rocher, comme un nuage obscur qui descendoit lentement sur la terre. Le guide me cria de m'étendre sur le dos. J'étois, depuis un moment, dans cette posture, lorsque je me trouvai sous une partie de la voûte si basse, que, tout couché que j'étois au fond de la nacelle, à peine pouvais-je tenir le flambeau debout à mon côté. Enseveli sous cette espèce de tombe, j'avoue que les idées de l'Achéron et du fatal nocher commen-

çoient à me paroître moins fabuleuses. Il me sembloit, comme dans un songe, que j'allois aborder le sombre séjour du Tartare, condamné, par un destin nouveau, à porter moi-même ma torche funéraire. Heureusement ces tristes illusions ne furent pas de longue durée. Le détroit fut bientôt franchi; et j'allai débarquer bien vivant sur le rivage opposé.

La voûte suspendue sur nos têtes nous offrit encore dans notre marche les mêmes irrégularités, tantôt s'élevant à une hauteur prodigieuse, et tantôt s'abaissant tout-à-coup comme pour nous fermer le chemin. J'appercevois tout autour de moi une quantité de plantes et de petits animaux pétrifiés; mais la crainte d'user nos flambeaux me fit perdre l'envie que j'aurois eue, dans toute autre circonstance, de m'arrêter quelque temps à les considérer.

Une seconde pièce d'eau qui vint à se présenter devant nous me fit croire que nous étions parvenus au terme de notre

voyage, parce que je ne voyois point de bateau pour la traverser. Elle étoit moins large que la première. On pouvoit aisément distinguer l'autre bord. Mon guide me prit sur ses épaules, et m'y porta sans accident.

Un peu plus loin nous trouvâmes un petit ruisseau, dont le courant se dirigeoit le long du chemin qu'il nous falloit suivre. Ce chemin étoit humide, glissant et devenoit quelquefois si étroit, que nous pouvions à peine avancer nos pieds l'un devant l'autre. Malgré de pareils désagrémens, je suivis avec plaisir le cours de l'eau souterraine. Tout les objets que je pouvois découvrir dans cet empire des ténèbres, me paroissoient avoir quelque chose de merveilleux. Mon esprit s'égaroit dans un chaos de rêveries agréables, lorsqu'un murmure harmonieux vint retentir de loin à mon oreille.

Je fis arrêter mon guide pour lui demander d'où venoient ces sons, que mon imagination préoccupée me faisoit trouver si flatteurs. Il me répondit que j'allois

bientôt m'en éclaircir par moi-même. A chaque pas, ce que ce murmure avoit de confus et de vague dans le lointain sembloit peu à peu se démêler. Je distinguai bientôt un bruissement sourd pareil à celui que produisent des gouttes de pluie. Ce n'étoit effectivement qu'une faible cascade, dont les eaux, divisées dans leur chûte, tomboient en épaisse rosée, et dont le bruit, prolongé d'échos en échos sous la voûte silencieuse, formoit, par le mélange et la dégradation de ces retentissemens, une suite de sons pleins d'harmonie. Je voyois déjà ces gouttes étinceler en diamans à la lueur des flambeaux; mais je n'osois m'en approcher de trop près, dans la crainte de voir éteindre nos lumières, et d'être réduits à chercher, peut-être inutilement, nos traces au sein d'une profonde obscurité.

De distance en distance, je remarquois dans les parois du rocher de larges ouvertures qui conduisoient sans doute à de nouvelles cavernes. J'y avançais un moment la tête, avec le regret de ne

pouvoir les parcourir. Mon guide, pour me ménager une surprise agréable, me dit de ſermer les yeux, et de m'abandonner à sa conduite. Je lui donnai mon flambeau, et je le suivis aveuglément en le tenant par son habit. Il m'arrêta tout-à-coup. Mes paupières s'ouvrirent. Je me trouvai comme dans un temple auguste, dont la nef, irrégulièrement suspendue sur d'énormes colonnes, avoit la beauté fière des grands ouvrages de la nature. Je ne pus m'empêcher de tomber à genoux pour adorer la majesté de l'Eternel, dans ce temple souterrain qu'il sembloit s'être élevé lui-même.

Je sortis avec regret de mon extase pour continuer notre route, qui ne devoit pas être longue. Le fidèle ruisseau nous conduisit à l'extrémité de la caverne, où le rocher s'abaisse pour la dernière fois. La voûte se confond avec les eaux, et ſerme si étroitement le passage, que le voyageur le plus intrépide ne peut franchir les bornes qu'elle prescrit en cet endroit à sa curiosité.

Nous revenions déjà sur nos pas, et j'imaginois que c'étoit pour suivre au retour le même chemin que nous avions parcouru ; mais je vis bientôt mon guide se détourner à sa gauche, par une des ouvertures latérales du rocher. Il me prévint que j'éprouverois une grande fatigue dans cette nouvelle marche, et qu'il falloit me résoudre à ramper, pendant une certaine étendue, sous un rocher qui venoit presque s'unir au sol. Comme il me trouva ferme dans le projet de le suivre, il m'avertit de prendre bien garde à mon flambeau.

Il nous fallut marcher assez longtemps des pieds et des mains sur un sable humide ; et quelquefois le passage étoit si rétréci, que nous pouvions à peine y faire glisser notre corps. En me relevant de cette pénible attitude, je vis subitement une colline escarpée, dont la cîme sembloit se perdre comme un nuage entre les bords obscurs des rochers qui la surmontent. Sa pente étoit si glissante par son humidité, que je retombois sans

cesse

cesse à chaque pas que je faisois pour y gravir. Mon guide, plus adroit à cet exercice, me prit par la main, et me fit réussir à grimper sur le sommet. Je frémissois à l'aspect des grandes profondeurs qui m'entouroient de tous les côtés. Il me dit de m'asseoir, et me pria de l'attendre. Il partit aussitôt, me laissant dans cette solitude. Je le voyois descendre rapidement la colline. Bientôt mes yeux le perdirent. Tout-à-coup je vis reparoître, non lui, mais son flambeau, qui brilloit comme une étincelle dans un abîme ténébreux.

Après m'avoir laissé jouir un moment de ce coup-d'œil, mon guide revint. Je descendis avec lui dans cette même profondeur, où il venoit de se perdre à mes regards. Il remonta la colline, et, par une ouverture du rocher, il fit reluire son flambeau, tandis que j'éloignois le mien. Ce fut pour moi comme si dans la nuit la plus obscure je voyois une seule étoile étinceler à travers l'étroit écartement de deux sombres nuages.

Cette partie n'offrant plus de nouveaux objets à ma curiosité, nous reprîmes notre voie rampante pour revenir vers le petit ruisseau, et remonter sur nos premières traces le long de ses bords. Je revis avec le même saisissement le temple sauvage; j'entendis avec la même volupté le murmure harmonieux de la cascade; mais je repassai avec moins de terreur sous la voûte que j'avois prise pour mon tombeau. Je me regardois comme Thésée, revenant victorieux de son expédition dans les enfers. Et quelle fut ma joie, lorsqu'en rendant à l'antique Sybille les restes de ses flambeaux, qu'elle éteignit, je découvris enfin la foible clarté du jour! comme je le bénis après une si longue obscurité!

Je m'avançois joyeux dans un mélange imposant d'ombre et de lumière. Je voyois à chaque pas le voile des ténèbres s'éclaircir. L'ouverture de la caverne en s'agrandissant me représentoit l'aurore ouvrant les portes brillantes du matin. J'arrivai sur l'horison comme dans un

nouveau monde, où le soleil m'attendoit aux bords de l'occident, entouré de nuages de pourpre et d'or, pour contraster, par un spectacle pompeux, les sombres tableaux qui se retraçoient encore dans ma mémoire.

LES JEUNES ÉPOUX.

IDYLLE.

Heureux qui, loin d'un monde imposteur et bruyant,
Domptant des passions la discorde importune,
A suivre en paix les goûts de son cœur innocent
Borne sa modeste fortune !
L'air calme du matin rafraichit son réveil;
Le jour coule pour lui d'une pente insensible :
Au retour d'un travail paisible
La nuit vient l'enivrer des pavots du sommeil.
Il boit par tous ses sens une volupté pure;
Rien n'offre un vain spectacle à ses yeux enchantés;
Du cercle des saisons les diverses beautés
Dans un nouvel éclat lui peignent la nature.

Mais quel attrait plus doux se mêle à son bonheur,
Lorsqu'il en fait jouir une femme chérie,
Quand il voit à l'envi la tendresse et l'honneur
Embellir le cours de sa vie !
O Daphné, ma Daphné, depuis cet heureux jour
Où l'hymen, par ses nœuds, joignit nos destinées,
Le temps, moissonneur des années,
Ne fait, de ses larcins, qu'enrichir notre amour;
Nos cœurs, toujours unis du concert le plus tendre,
Sont pareils à deux voix, qui, du sein des vallons,
S'élèvent dans les airs en accordant leurs sons :
Le passant arrêté s'oublie à les entendre.

Jamais mon œil timide a-t-il peint un desir,
Qu'après un doux combat n'ait comblé ta tendresse ?
Mon cœur a-t-il jamais goûté quelque plaisir
Dont le tien n'augmentât l'ivresse ?
Quel chagrin, dans tes bras, peut long-temps m'agiter?
Du jour que ta présence embellit cet asyle,
Tous les plaisirs, d'un vol docile,
Planent autour de nous pour ne plus nous quitter.
Sur nos devoirs sacrés l'amour et l'innocence
Versent à chaque instant mille charmes nouveaux.
Une commune ardeur anime nos travaux,
Et les faveurs des dieux en sont la récompense.

Apprends-moi donc pourquoi, depuis quelques saisons,
De plus brillantes fleurs le printemps se couronne,
Que je cueille en été de plus jaunes moissons,
Des fruits plus vermeils dans l'automne?
Et quand de noirs frimas l'hiver couvre nos champs ;
Assis à ton côté, près d'un feu qui pétille,
Sur notre naissante famille
Quel plaisir de tourner nos entretiens touchans!
Un voile nébuleux nous dérobe l'aurore :
Plus d'oiseaux ni de fleurs ; mais je suis près de toi :
Je le sens bien alors, ton cœur est tout pour moi :
Quels biens me sont ravis, quand tu m'aimes encore ?

Et vous, et vous aussi, chers et tendres enfans,
Vous, dont les traits naïfs me peignent son image,
De quel sort fortuné vos aimables penchans
Nous offrent déjà le présage !
Les premiers sons qu'un jour Daphné sur ses genoux
Vous fit balbutier d'une voix foible et tendre,
Il me semble encor les entendre !

Ce fut pour m'appeler d'un nom, d'un nom si doux !
Croissez, enfans chéris, hâtez votre jeunesse.
Par vos jeux innocens vous charmez nos beaux jours,
Gardez-nous le tableau de vos chastes amours,
Pour ranimer nos feux dans la froide vieillesse.

Lorsqu'au déclin du jour, à mon retour des champs,
Rassemblés pour m'attendre au seuil de la chaumière,
Vous m'appelez de loin, et par vos cris touchans
Vous m'annoncez à votre mère ;
Lorsque d'un bond joyeux, suspendus à mes bras,
Chacun vous disputant ma première caresse,
Avec une vive allégresse
Au-devant de Daphné vous entraînez mes pas ;
Oh ! que dans vos transports nos cœurs goûtent de charmes !
Des pleurs, ô ma Daphné ! viennent mouiller nos yeux :
Mais tendrement pressés d'un baiser amoureux,
Quel plaisir nous sentons à confondre ces larmes !

Ainsi chantoit Iphis, aux premiers feux du jour.
Daphné, pour le surprendre, avoit suivi sa trace,
Sur chacun de ses bras balançant avec grace
Un enfant sous les traits dont on nous peint l'Amour.
Il l'apperçoit vers lui ; joyeuse, elle s'empresse :
Tu viens de m'éveiller au doux bruit de tes chants ;
Moi je viens, avec tes enfans,
T'offrir tous les objets qu'a chantés ta tendresse.
Tous les trois, à ces mots, les pressant sur son cœur,
Il veut parler, sa voix sur ses lèvres expire.
Restez, heureux époux, dans ce trouble enchanteur ;
La vertu, de l'amour ennoblit le délire :
L'amour sans la vertu perdroit tout son bonheur.

LE PAYSAN

BIENFAITEUR DE SON PAYS.

M. de Solis, dégoûté de bonne heure du séjour de la ville, venoit d'acheter une petite maison de campagne, dans laquelle il se proposoit de passer des jours paisibles, en les partageant entre l'étude et l'exercice de la bienfaisance. Son caractère, naturellement enclin à la mélancolie, lui faisoit aimer les promenades solitaires. Il avoit déjà parcouru les environs de sa demeure. Ses pas errans le conduisirent un jour dans une petite vallée, dont le seul aspect étoit bien propre à flatter la disposition de son cœur. Entourée de hautes collines, dont le penchant présentoit, dans une agréable variété, des vignobles, des cabanes, des jardins et des bosquets, elle sembloit être l'asyle du bonheur champêtre. Le silence de cette retraite n'étoit interrompu que par le bruit sourd d'un torrent, qui,

précipitant ses eaux du haut d'un rocher, les faisoit rayonner des couleurs brillantes de l'arc-en-ciel, quand le soleil, dans une certaine élévation, les frappoit de ses feux. Son écume se répandoit comme une nappe argentée autour du bassin creusé par sa chûte. Il se divisoit ensuite en plusieurs petits ruisseaux, que la main des hommes avoit conduits par mille détours sur la verdure, pour arroser des prairies de leurs eaux bienfaisantes.

Les beautés naturelles de ce lieu n'étoient pas encore ce qui portoit l'émotion la plus douce dans le cœur de M. de Solis. La vallée, dans toute son étendue, étoit couverte de chaumières neuves, chacune avec ses terres labourables, son jardin de fleurs, et son verger. Les possessions n'étoient séparées que par de simples haies de groseillers, qui sembloient annoncer le prix du terrain et la confiance mutuelle des habitans. M. de Solis se réjouissoit de voir qu'un seul homme n'eût pas envahi, pour lui seul,

cette plaine délicieuse. Il se plaisoit à penser que plusieurs familles pouvoient y trouver les douceurs de l'aisance et du repos. En félicitant, dans son cœur, le seigneur de la contrée de dominer sur des vassaux heureux, il croyoit devoir des éloges à sa bienfaisance, puisque cette riche culture n'étoit due sans doute qu'à son encouragement et à ses secours. L'abandon avec lequel il se livroit à des pensées si touchantes ne lui avoit pas permis de s'appercevoir que de sombres nuages s'assembloient sur sa tête. Une pluie, mêlée d'éclairs, l'obligea bientôt de chercher un abri. Il courut frapper à la porte de la première ferme. Une femme très-âgée, mais d'une figure à qui la vieillesse donnoit un caractère vénérable, vint lui ouvrir. Elle le reçut avec des manières franches et amicales. Je me réjouis, lui dit-elle, de ce que notre chaumière s'est trouvée la plus proche de vous, quoique je pense bien que nos enfans vous auroient fait un aussi bon accueil. Puisque l'orage vous a sur-

pris au milieu de la plaine, vous ne pouviez guère aborder que chez quelqu'un de la famille. Mais je vois que vous êtes tout essoufflé. Remettez-vous. Je vais vous donner un bon feu pour sécher vos habits.

Pendant qu'elle allumoit son fagot, M. de Solis observoit avec attention l'intérieur de la chaumière. Il y voyoit régner un ordre et un air de richesse qui lui firent plaisir. Il avoit compris, par les paroles de la bonne femme, qu'une grande partie des habitations de la plaine étoit occupée par ses enfans. Sa curiosité en prit un nouvel intérêt. Il se disposoit à la satisfaire par ses questions, lorsqu'il entendit de la pièce voisine une voix qui disoit : Ma femme, as-tu bien soin du voyageur? Oui, oui, mon ami, sois tranquille, lui répondit-elle.

C'est donc votre mari qui vous parle? lui dit M. de Solis.

Oui, monsieur; il est là, dans cette chambre.

Me permettez-vous de lui rendre ma visite ?

Bien volontiers, monsieur; vous ne serez peut-être pas fâchés l'un et l'autre de vous connoître. Entrez, entrez.

M. de Solis, en entrant, apperçut un vieillard couché sur un lit, dont la couverture étoit de la plus grande propreté. Il avoit la tête nue. Ses cheveux, blancs comme la neige, descendoient sur ses épaules. Sa physionomie, respectée par le temps, exprimoit le calme et la bonté de son ame. Le sourire étoit sur ses lèvres, et la flamme étinceloit encore dans ses yeux. M. de Solis, attiré par un extérieur si prévenant, s'approcha de lui.

M. DE SOLIS.

Qu'avez-vous, bon vieillard ? Êtes-vous malade ?

LE VIEILLARD.

Non, monsieur; grace au ciel, je ne le suis pas. Mais quand on a quatre-vingts ans sur la tête, on ne peut jamais dire qu'on se porte bien, même avec de la santé. Il n'y a pourtant pas long-temps

que j'ai quitté le travail ; et si ce n'étoit la crainte d'affliger mes enfans...... Mais ils ne veulent pas que je laboure davantage.

M. DE SOLIS.

Ils ont raison. Vous devez avoir acheté bien cher ce repos ?

LE VIEILLARD.

Sans me vanter, je crois l'avoir assez gagné. Combien j'ai lié de gerbes dans tout le cours de ma vie ! combien de vignes j'ai vendangées ! j'ai terriblement tourmenté mon pauvre corps. Eh bien ! au milieu de tant de fatigues, j'ai toujours eu le front serein et le cœur joyeux : et c'est ainsi que je veux couler doucement le petit reste de jours que j'ai encore à vivre.

M. DE SOLIS.

Mais, après une vie si laborieuse, comment pouvez-vous passer une journée entière sur votre lit, sans vous ennuyer.

LE VIEILLARD.

M'ennuyer ? Vraiment j'ai bien autre

chose à faire. Il n'y a que mes membres en repos; ma tête va toujours son train. Ce n'est pas avec dix enfans et cinquante petits-fils ou arrière-petits-fils dans la pensée, que l'on s'ennuie. Il n'y a pas trop de douze heures par jour pour songer à tant de monde. Chacun me rend compte de sa besogne, de l'état de ses affaires, et de sa famille; il faut que je travaille là-dessus. J'en ai toujours quelqu'un à marier; et j'y regarde à deux fois, pour le bien pourvoir. S'ils ont tous prospéré, c'est à moi qu'ils le doivent. Il ne s'en est pas établi un seul, que je ne m'en sois occupé un an d'avance. J'ai présentement trois mariages sur le métier; et j'espère qu'ils réussiront comme ceux de leurs pères.

M. DE SOLIS.

Vous êtes donc bien satisfait de votre famille.

LE VIEILLARD.

C'est me gagner le cœur que de m'en faire parler. Allons, ma femme, va nous chercher une goutte de ce vin

vieux. C'est pour m'aider à jaser de nos enfans.

M. DE SOLIS.

En avez-vous beaucoup auprès de vous?

LE VIEILLARD.

Je n'ai que deux de mes petites-filles. Comment loger une armée ? Ce n'est pas ma cabane, ce sont mes terres que j'ai voulu agrandir. Dieu merci, j'en ai pu donner à chacun un bon quartier, sans me rendre plus pauvre. Il y avoit dans le canton des terres en friche. On me les a cédées à bas prix. Je les ai d'abord mises en valeur, et je les ai passées en dot à mes filles. Elles rendent de l'or à présent.

M. DE SOLIS.

Et dans ce grand nombre d'enfans, aucun ne vous a causé de chagrin ?

LE VIEILLARD.

Quelquefois par des maladies ; mais j'ai su les guérir avec mon régime, la diète, et des simples que je connois.

Du reste, ils se sont tous bien conduits.

M. DE SOLIS.

C'est qu'apparemment vous leur avez donné de bons exemples.

LE VIEILLARD.

J'ose le dire. Dans ma jeunesse j'étois fringant comme un autre : je courois les danses de tout le pays; mais, une fois que j'ai eu prononcé le mot sacré devant l'autel, j'ai laissé là ces enfantillages. Par bonheur, ma femme étoit belle, bonne et vertueuse. Cela tient un homme en respect. Ensuite sont venus les enfans. Je n'étois pas riche alors; et, quand je l'aurois été pour moi, j'avois assez de cœur pour vouloir l'être aussi pour ma race. J'ai accoutumé de bonne heure mes garçons au travail. Je les ai menés aux champs sitôt qu'ils ont pu marcher. J'asséyois le plus petit sur ma charrue. Les autres alloient en gambadant tout autour. Mes filles m'animoient de leurs chansons, en filant leur quenouille. Je leur apprenois à tous à travailler joyeu-

sement pour manger gaîment leur pain.

M. DE SOLIS.

Et les voyez-vous quelquefois ?

LE VIEILLARD.

Si je les vois, monsieur ? Quand j'étois plus ingambe, j'allois faire tous les huit jours ma ronde pour observer si tout se passoit bien dans leur ménage. Aujourd'hui que je ne sors plus, c'est leur tour de me rendre visite. Tous les dimanches, après le service, mes filles, mes petites-filles et mes brus m'amènent leurs enfans. Il faudroit me voir au milieu de vingt femmes, parées comme au jour de leurs noces, et belles comme des anges. Tout cela me baise et me caresse. C'est à qui saura le mieux me dorloter. Mais on connoît bien vîte qu'elles ne sont coquettes qu'avec moi. Tous leurs enfans ont un air de famille qui me ravit. J'en ai toujours une douzaine sur les bras ou dans les jambes. C'est un babil que vous prendriez pour du vacarme, mais qui fait de la musique à mes oreilles.

M. DE SOLIS.

Je n'ai pas de peine à le concevoir. Ce doit être un moment bien délicieux pour vous!

LE VIEILLARD.

Et pour eux aussi, je m'en flatte. J'aime qu'on se réjouisse auprès de moi. J'ai derrière ma grange uue pièce de gazon tout exprès pour la danse. C'est la dernière terre que j'ai travaillée. J'ouvre le bal, en embrassant ma femme; et puis tout le monde se met à sauter autour de nous deux. Ils ont l'attention de danser toujours quelqu'une des contre-danses de mon ancien temps. Il me semble alors que la terre me soulève, et que je bondis aussi légèrement que cette jeunesse.

M. DE SOLIS.

Est-ce que vous avez des violons dans le pays?

LE VIEILLARD.

Il n'y a pas de violons à payer chez nous. Mon petit-fils Alexis n'a-t-il pas

son flageolet ? Le petit coquin n'a pas douze ans ; et il en joue à mettre en branle tout un village. Oh ! si je l'avois ici pour vous le faire voir ! C'est mon portrait vivant, avec ces rides de moins, et des couleurs vermeilles, que je n'ai plus. Aussi, c'est mon benjamin, le favori de mon cœur. Je vous le dis, parce que vous êtes étranger. Je serois bien fâché qu'on en sût rien dans la famille.

M. DE SOLIS.

Mais le reste de la semaine doit vous paroître bien long, quand vous n'avez pas les mêmes plaisirs ?

LE VIEILLARD.

Si je n'ai pas ceux-là, j'en ai d'autres. Je n'ai jamais quitté le pays ; je le connois comme ma cabane. Je connois de même tous les habitans ; je les ai vus naître. Ils viennent me consulter sur les défrichemens ou les plantations. On n'a qu'à m'apporter un panier de terre, je la manie, je la goûte, et je dis tout de suite quelle espèce de grain y viendra le mieux. Si ce sont de pauvres gens, je leur

avance des semailles, qu'ils me rendent à la moisson. Je leur fais prêter des journées par ceux à qui j'ai pu rendre quelque service; c'est tout le prix que j'y mets. J'ai vu le temps où chacun ne travailloit que pour soi, et y travailloit mal. Il auroit cru s'enrichir de ruiner son voisin. Je suis venu à bout de leur persuader que plus le pays seroit riche, plus chacun le seroit en particulier; que les denrées se vendroient mieux, quand ils attireroient de ce côté les marchands par l'abondance et la bonne qualité; que, pour y parvenir, il falloit s'entr'aider les uns les autres. Selon que l'année est sèche ou pluvieuse, la récolte de la plaine est plus ou moins hâtive que celle de la colline... Je les accorde ensemble pour commencer par la plus précoce; et tout se fait à son juste point. Aussi, demandez à la halle des nouvelles de nos grains. On se les arrache de préférence. On vient même quelquefois nous les enlever sur les lieux; et ils se trouvent vendus avant d'être à terre. Au lieu de cela, qu'il y ait dix boisseaux

de mauvais blé dans une paroisse, c'en est assez pour décréditer tout le reste.

M. DE SOLIS.

Ces réflexions sont simples. Cependant il est rare de les voir naître dans un village. Comment vous sont-elles venues?

LE VIEILLARD.

Peu à peu, par l'expérience de chaque année. D'ailleurs, il faut vous dire que j'ai été bien secondé. Notre curé est un homme de sens. J'en avois fait une espèce d'évêque par les mariages, les baptêmes et les dîmes dont je l'avois enrichi. Il a fait valoir mes conseils dans ses prônes. Monseigneur est venu là-dessus. Il a vu sa terre changée de face. Je lui faisois doubler tous les baux de ses fermiers. Il m'a donné des marques de considération. S'il y avoit une expérience nouvelle d'agriculture dans vos gazettes, ils venoient tous deux me consulter. Je la faisois sous leurs yeux. Dès qu'elle m'avoit réussi, elle étoit bientôt répandue. Le paysan suit sa routine, et méprise les décou-

vertes faites dans les livres; mais celles que j'avois approuvées, il n'y avoit pas à les contredire. On les suivoit, et l'on s'en trouvoit mieux. Ma science, au reste, n'est pas longue. Je la débite toute entière en peu de mots : rude guerre avec son champ, douce paix avec ses voisins.

M. DE SOLIS.

Sur ces principes, je me figure que vous n'avez pas enrichi le baillage autant que le presbytère ?

LE VIEILLARD, *en souriant.*

Il est vrai. J'ai soufflé bien des procès à M. le bailli. Je serois riche comme un avocat, si j'avois pris seulement douze sols par consultation. Il y a toujours quelque petites querelles dans les villages, pour des partages de terres entre des héritiers. On vient demander mon avis. S'il y a des enfans à marier de part et d'autre, j'ai bientôt arrangé l'affaire. S'il n'y en a pas, ou qu'ils ne puissent se convenir, les parties me prennent sur un brancard, et me portent sur les lieux. Je fais arpen-

ter en ma présence jusqu'au moindre recoin. Je balance la bonne ou mauvaise qualité de chaque partie du terrain avec sa mesure, et je tâche d'accommoder également tout le monde. Lorsqu'ils se refusent à cet arrangement, je les invite à venir le lendemain chez moi. J'ai d'un excellent vin vieux qui attendriroit des cœurs de rocher. On le goûte. Sitôt qu'il commence à faire son effet sur mes plaideurs, je leur fais sentir qu'un procès leur coûteroit dix fois plus que la chose contestée ne peut valoir; qu'il leur feroit perdre leur temps, leur argent, leur repos, et le plaisir de s'aimer. Je leur cite l'exemple de ceux qui, faute de m'en croire, se sont exténués pour engraisser la justice. Avant la fin de la première bouteille, ils ne se regardent déjà plus de travers; la seconde n'est pas à moitié vidée, qu'ils se mettroient au feu l'un pour l'autre. J'y ai dépensé mon vin; mais j'y ai gagné du plaisir pour cette vie, et des espérances pour celle qui vient après.

M. DE SOLIS.

Vous devez être regardé comme un petit roi dans cette contrée ?

LE VIEILLARD.

Ecoutez donc ; je gouverne de mon lit, comme un autre de son trône. Mais on ne m'aime pas seulement, on me craint aussi. Approchez-vous de cette muraille Voyez-vous des noms avec des dates, que j'y ai gravés de la pointe de mon couteau. Les uns sont écrits tout droit pour les bonnes actions ; les autres à rebours pour les mauvaises. Comme monseigneur et M. le curé daignent quelquefois me rendre visite, et que tout le village afflue dans ma cabane, ce registre fait plus d'effet que celui du greffe, où personne ne s'avise d'aller. Votre nom écrit à rebours est une espèce de flétrissure publique. Tout le monde vous fuit, jusqu'aux enfans. Il faut changer de conduite, ou déguerpir. Si vous changez, eh bien ! je redresse votre nom, d'abord pour vous faire oublier la honte, et puis pour vous encourager à bien faire.

De vingt noms à rebours que j'ai gravés dans toute ma vie, il n'en reste que trois, qui serviront long-temps d'exemple. Au contraire, un nom écrit tout droit est presque un titre de noblesse. On craindroit, autant que la mort, d'en voir renverser une seule lettre, tant vaut l'avantage d'une bonne réputation.

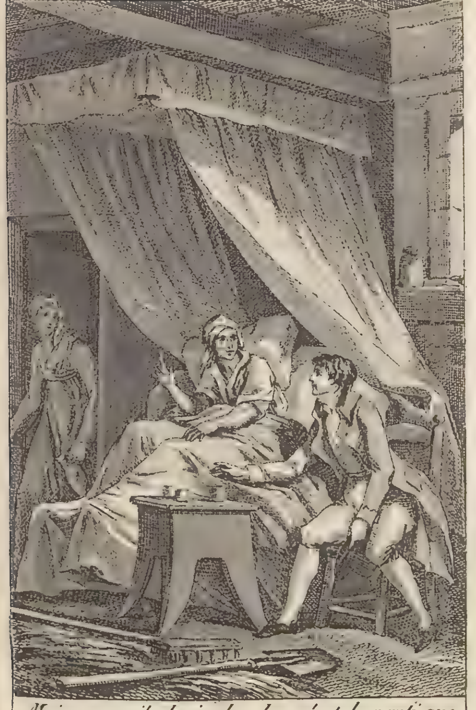
M. DE SOLIS.

Je conçois que ce moyen, tout simple qu'il est, soit fort puissant; mais ce que j'admire le plus, c'est le parti que vous savez tirer de votre vin. Il est ordinairement le perturbateur des villages, et vous en faites un ministre de paix.

LE VIEILLARD.

Je lui dois bien cet honneur, pour les services qu'il m'a rendus dans ma vieillesse. C'est lui qui, depuis dix ans, renouvelle les forces de mon estomac, et empêche mon sang de se glacer dans mes veines. Je n'en ai jamais bu plus qu'il ne m'en falloit pour appaiser ma soif. Aussi je le trouve à présent plus salutaire.

Un



Mais ce que j'admire le plus, c'est le parti que vous savez tirer de votre vin....

Un demi-verre suffit à me ranimer; il me rajeunit toujours pour une couple d'heure. Je ne sais si vous êtes altéré à m'entendre, mais je le suis un peu à vous parler. Je sens qu'une petite goutte viendroit en ce moment fort à propos. Le cœur me dit que je trinquerai volontiers avec vous. Qu'a donc ma pauvre femme? Elle tarde bien à venir! Ah! c'est que soixante et quinze ans sont encore plus lourds à porter qu'une bouteille. Mais *chut*, je crois l'entendre.

LA FEMME.

Oui, mon homme; me voici, me voici.

LE VIEILLARD, *se relevant sur son lit.*

Allons, Suzette, ma chère Suzette, verse-nous à boire. Vous souriez, monsieur? Mais, la bouteille à la main, je lui donne toujours son nom de jeunesse. Je n'ai qu'à la regarder à travers mon verre, elle me semble aussi vermeille qu'autrefois sous l'ormeau. A ta santé, Suzette; à la vôtre, monsieur. (*Ils boivent*) Eh bien! comment le trouvez-vous?

M. DE SOLIS.

Excellent, je vous assure. J'en ai bu qui pouvoit coûter plus cher, mais jamais avec autant de plaisir.

LE VIEILLARD.

C'est qu'il est pur et franc comme nos cœurs. Comment donc, Suzette, tu le ménages? Va, mon enfant, il en restera toujours après nous. Que je te voie une petite pointe de gaîté de sa façon. Nous lui en donnions autrefois; il faut qu'il nous en donne aujourd'hui. Je le sens déjà qui commence à me ragaillardir. Tiens, je t'aime autant que dans nos premières amours. Monsieur, si vous n'êtes pas marié, vous vous marierez, sans doute. Croyez-en mon conseil. Traitez si bien votre femme, que vous puissiez chaque jour penser à celui de la noce; c'est le moyen de ne vous sentir jamais vieillir. Demandez à Suzette. Parle, ma femme : te souviens-tu de la nôtre? Comme je serrai tendrement ta main devant l'autel! et quel regard tu me lanças! Il pénétra jusqu'au fond de

mon cœur. Il n'en est pas sorti. *(En souriant.)* Il est vrai que cela ne date pas de si loin encore. Il n'y a que soixante petites années.

LA FEMME.

Ah ! elles se sont écoulées bien vîte. Notre bon temps est passé, mon ami.

LE VIEILLARD.

Comment donc ? Est-ce que tu n'es pas heureuse ? N'as-tu pas de l'aisance, du repos, et la santé de ton âge ? Voyons, qu'as-tu à desirer ? Un peu plus de forces, peut-être ? Mais, vois-tu, Dieu nous a conservé celles du cœur, pour sentir la joie d'une longue vie. Quand celles du corps viendront à s'éteindre, le tombeau s'ouvrira doucement pour nous recevoir.

M. DE SOLIS.

Pourquoi vous occuper de tristes pensées dans ce moment de plaisir ?

LE VIEILLARD.

Oh ! monsieur, je ne crains pas la mort ! Qu'elle vienne quand elle voudra frapper à ma porte, je la laisserai entrer

sans frayeur. Croyez-vous que j'aie oublié que je suis né mortel ? Puisque l'on a commencé, il faut bien finir.

M. DE SOLIS.

Vous avez su vous rendre la vie si heureuse! pourrez-vous la quitter sans regret?

LE VIEILLARD.

J'en aurois bien davantage, si je l'avois mal employée, si j'avois été paresseux et débauché, si je n'avois pas fait tout le bien qui étoit en mon pouvoir, si je laissois par ma faute une famille nombreuse dans le vice ou dans le besoin! Au lieu de cette peinture affligeante, j'ai devant les yeux quatre-vingts ans de travaux utiles, des terres défrichées, des amis secourus. Je vois mes fils et mes petits-fils riches, honnêtes et laborieux, unis étroitement ensemble, aimés et considérés de tout le pays. Je laisse à mon fils aîné ma cabane; il y remplira ma place et mes devoirs. Comme chef de la famille, il sera pour ses frères et leurs enfans ce que j'ai été pour les miens. Il est doux d'em-

porter cette consolation dans la tombe.

M. DE SOLIS.

Mais vous entendrez leurs gémissemens. Que cette séparation sera douloureuse !

LE VIEILLARD.

Je crois en effet qu'ils auront un grand chagrin de me perdre ; mais je saurai l'adoucir. Un paysan connoît mieux qu'un autre la loi de la nature et la force de la nécessité. Il voit chaque jour de vieux arbres remplacés par de plus jeunes : il voit chaque année l'hiver dévorer ce qu'ont produit les autres saisons. Je présenterai ces images à mes enfans, lorsqu'ils seront tous assemblés autour de mon lit de mort. Je leur ferai sentir qu'après m'avoir donné une longue et heureuse vieillesse, Dieu met le comble à ses graces, en me retirant de la vie avant qu'elle me soit devenue à charge par les douleurs et les infirmités. Je leur dirai que je ne les quitte que pour aller joindre mon père qui me tend les bras de là-haut, et que je ne cesserai jamais de leur tendre les miens,

tant que leur race se conservera sur la terre. Voilà ce que je leur répéterai jusqu'à mon dernier souffle. Il faudra bien qu'ils se consolent de ma mort, lorsque je la regarderai moi-même comme un bienfait.

M. DE SOLIS.

Courageux vieillard, d'où vous vient cette fermeté ?

LE VIEILLARD.

D'un cœur innocent ; et c'est du ciel qu'elle y est descendue, de ce ciel que je vais habiter, je l'espère.

M. DE SOLIS.

Vous n'avez donc pas de crainte sur l'avenir ?

LE VIEILLARD.

Aussi long-temps que j'ai pu commettre du mal, j'ai craint le Seigneur : à présent, je ne fais plus que l'aimer ; et je crois que cette confiance doit lui faire plaisir. O Dieu de bonté ! après tant de bénédictions que tu as répandues sur ma tête, oserais-je t'en demander une

encore ? Regarde la compagne que tu m'as donnée pour partager les douceurs et les peines de la vie. Nous avons vieilli tous deux ensemble, accorde-nous de mourir tous deux à la fois ! Comment pourrois-je lui survivre ? Ma main tremblante auroit-elle la force de lui fermer la paupière ? De son côté, que deviendroit-elle à son âge, après m'avoir perdu, lorsqu'elle ne m'entendroit plus répondre à sa voix plaintive, lorsqu'elle seroit ensevelie, comme en un tombeau, dans la solitude de cette cabane ? Ne permets pas que la mort sépare deux personnes que rien n'a séparé depuis soixante ans. Accorde-nous cette grace, ô mon Dieu, cette dernière grace ; c'est la seule que tu nous laisses à te demander. Nous ne voulons point reculer notre arrêt ; dispose de nous quand tu voudras. Laisse-nous seulement mourir, nos mains l'une dans l'autre, et nous présenter ensemble devant toi, pour te rendre compte de notre vie. Tu le sais bien, elle n'en fait qu'une seule, dont chacun de nous deux a traîné la moitié.

Que nous n'ayons aussi qu'une mort à souffrir!

Le vieillard, qui s'étoit soulevé sur son lit pour adresser à Dieu ces touchantes paroles, retomba de fatigue en les achevant. M. de Solis, effrayé, courut chercher sa femme pour le secourir. Elle s'étoit mise à genoux dans un coin, dès le commencement de cette prière: ses bras étoient encore tendus vers le ciel. Il la porta toute éperdue auprès du vieillard, qui les rassura l'un et l'autre par un sourire et par la vivacité dont il leur tendit les mains. Cependant M. de Solis jugea qu'il falloit lui laisser prendre du repos après une émotion si forte pour son âge. Il remercia ces bonnes gens de leur hospitalité, et leur promit de venir les revoir au bout de quelques jours.

L'orage, qui l'avoit forcé de chercher un asyle dans cette cabane, s'étoit dissipé. La nature, sortant de sa mélancolie, venoit de reprendre une sérénité radieuse. Le soleil, près de son couchant, sembloit briller avec un nouvel éclat. Ces

images retraçoient à M. de Solis le souvenir du bon vieillard. Elles lui peignoient son ame pure, ouverte tour-à-tour à l'attendrissement et à la gaîté, la force de son esprit se ranimant au moment de s'éteindre. Il se représentoit tout ce qu'un seul homme avoit pu faire d'utile dans la condition la plus humble; cinquante citoyens laborieux donnés à l'état, ses belles années employées à nourrir ses enfans dans le travail et les bonnes mœurs, son dernier âge consacré à maintenir l'union et la paix entre ses voisins. Avec quelle franchise, disoit-il, il me parloit du bien qu'il a fait, et de la confiance qu'il prend en l'Être suprême! Quelle heureuse tranquillité de conscience! quelle touchante sécurité! Qui ne préféreroit la saine vieillesse de cet honnête paysan, bienfaiteur de son pays dans un état obscur, fier de sa propre estime, et de l'honneur de laisser un souvenir précieux, à la décrépitude de ces hommes puissans, qui n'ont fait usage de leurs richesses que pour répandre au-

tour d'eux la corruption et le scandale, qui se jouent du mépris public par l'habitude de leurs propres mépris, et que la tombe même ne pourra défendre de l'infamie et de l'exécration?

Mais pourquoi ces peintures affligeantes pour les gens de bien, lorsqu'il en est de si propres à les consoler? C'est un Howard qu'il faut peindre; ce voyageur bienfaisant, qui a déjà parcouru plusieurs fois une grande partie de l'Europe pour visiter les prisons, et qui, par l'éloquence de ses écrits et l'autorité de ses vertus, a su faire accorder un traitement plus humain à des hommes souvent plus malheureux que coupables. Un Hutton (*), qui traverse les mers à l'âge de soixante ans, et, sans autre caractère que celui de ministre de l'humanité, vient traiter de pair avec ceux de

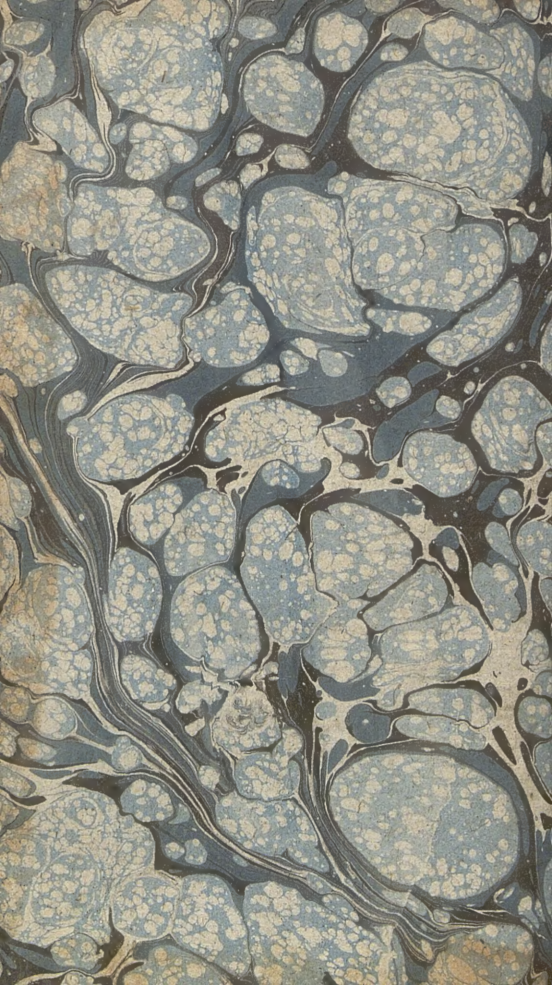
(*) Le même que George de Vallière a peint si heureusement par ce trait : Respectable vieillard, qui s'amuse à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien. (*Ami des Enfans.*)

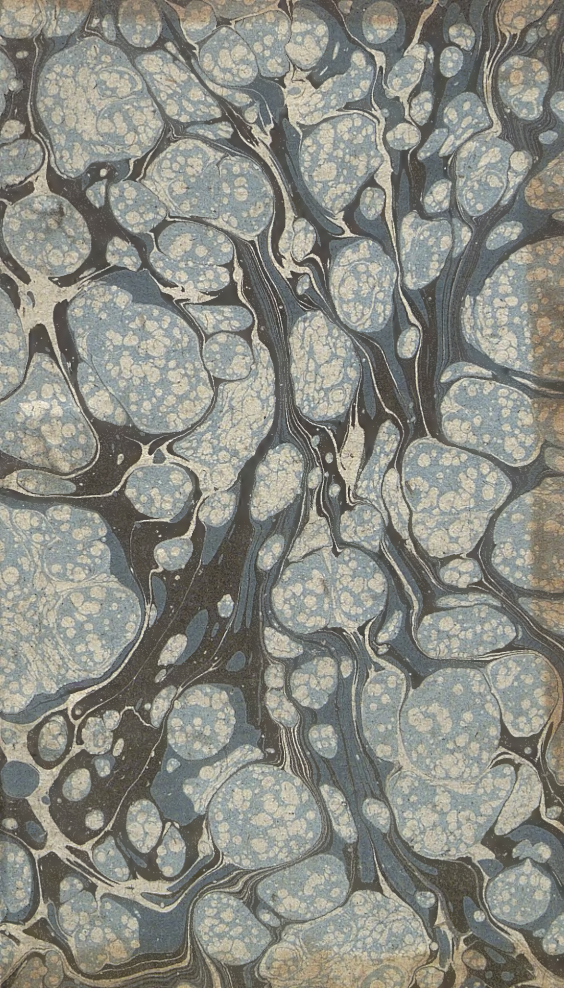
l'état, pour régler un échange de prisonniers de guerre, et retourne modestement dans sa patrie secourir les infortunés dont il est le soutien ! un du Tillet, dont le nom se répète avec autant de respect et de joie dans toute l'étendue de deux provinces qu'il a rendues heureuses, qu'au sein d'une famille honorée même à la cour par ses mœurs patriarchales ; dont l'ouvrage (*), fruit de quarante années d'expérience et de travaux, peut faire le bonheur de tous les pays où il y aura des campagnes et des cultivateurs ! Hommes généreux, vous n'avez pas besoin de mes éloges pour récompenser vos vertus ; elles ont un prix digne d'elles dans le sentiment qui vous les a inspirées, et dans le bien qu'elles ont produit. Mais moi j'ai besoin de les consacrer dans la mémoire de la plus tendre enfance, pour leur donner un sanctuaire qui réponde à leur pureté, et

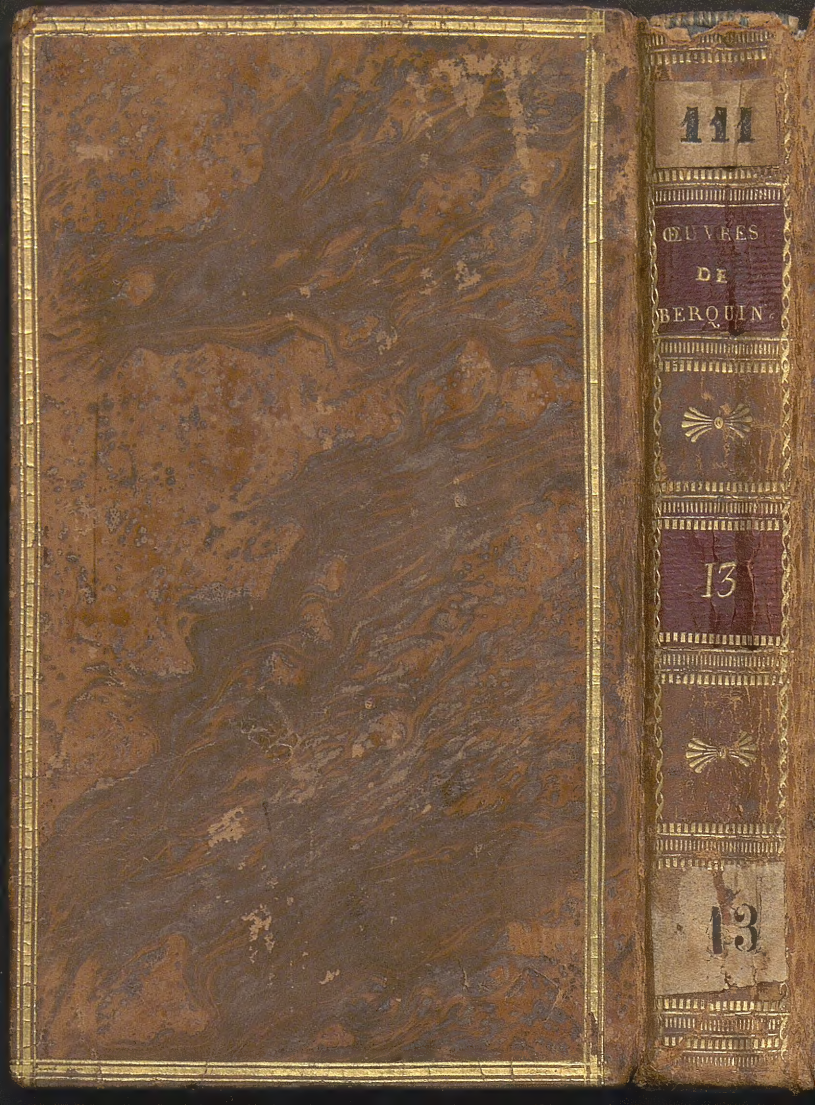
(*) Précis sur l'établissement du cadastre de France.

pour que votre nom se conserve plus long-temps sur la terre. Si l'amour de l'humanité peut aisément s'allumer en de jeunes ames, je veux qu'elles le doivent à l'impression de vos exemples, et à la noble émulation de les imiter.

FIN DU PREMIER VOLUME.







111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
13
13

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite